**L’évangile expliqué**

**Cahier 18**

**Les apôtres au Golgotha : *premier chemin de croix***

**Assomption de Marie**

Glorification ; Livre 10

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**17**-Les apôtres vont sur le Golgotha………………………….……05

**35**-Le bienheureux Passage de Marie…………………………….35

**36**-L’Assomption de Marie………………………………..…………..58

**37**-Considérations, explications sur l’Assomption

et le Passage de Marie Très Sainte……………………..……….…68

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

17 – LES APOTRES VONT SUR LE GOLGOTHA. ET APRES…

*(Glorification ; Livre 10)*

Jérusalem brûle déjà dans le soleil de midi. Une archivolte ombreuse est un rafraîchissement pour la vue éblouie par le soleil qui frappe les murs blancs des maisons et rend brûlant le sol des chemins. La blancheur incandescente des murs et l’obscurité des archivoltes font de Jérusalem une bizarre peinture en blanc et noir, une alternance de lumière violente et de pénombre, qui par contraste avec la lumière violente semblent des ténèbres, alter­nance qui tourmente comme une obsession, car elle enlève la faculté de voir ou par excès de lumière ou par excès d’ombre. On avance les yeux entrouverts en cherchant à courir dans les zones de lumière et de chaleur, en ralentissant sous les archivoltes où il est nécessaire d’avancer lentement car le contraste entre la lumière et les ténèbres fait que, même les yeux ouverts, on ne voit rien.

C’est ainsi qu’avancent les apôtres dans une ville que l’heure de midi rend déserte. Ils suent et s’essuient le visage et le cou avec leurs couvre-chefs et soufflent...

Mais quand ils doivent sortir de la ville, cesse pour eux le soulagement des archivoltes. La route, qui rase les murs et qui se perd vers le nord et vers le sud comme un ruban éblouissant de poussière incandescente, donne l’impression d’un sol de fournaise. Il s'en élève une chaleur de four, une chaleur qui dessèche les pou­mons. Le petit torrent, qui est au-delà des murs, a un filet d’eau au milieu d’une grève de cailloux que le soleil rend blancs comme autant de crânes calcinés. Les apôtres se précipitent sur ce filet d’eau et en boivent. Ils y plongent leurs couvre-chefs, se les met­tent trempés sur la tête après s’être lavé le visage. Ils pataugent dans ce filet d’eau les pieds nus. Mais oui ! C’est un bien piètre ra­fraîchissement. L’eau est chaude comme si on l’avait versée d’un chaudron suspendu au-dessus d’une flamme, et eux le disent : "Elle est chaude et peu abondante. Elle a goût de boue et de borit. Quand il y en a si peu, elle garde le goût des lessives faites à l’aube."

Ils entreprennent la montée du [Golgotha](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-028.htm), du Golgotha brûlé sur lequel le soleil brûlant a séché le peu d’herbe qui paraissait un duvet rare sur la montagne jaunâtre une quinzaine de jours auparavant. Maintenant les seuls rigides et rares touffes de plantes épi­neuses, tout en piquants et sans feuilles, dressent çà et là les tiges de squelettes déterrés, d’un vert jauni par la poussière du mont, vraiment semblables à des ossements que l’on vient de sortir de terre. Oui, on dirait réellement des bouquets d’ossements calcinés plantés dans le sol. Il y en a un qui, après une tige droite de deux palmes, présente un coude imprévu qui se termine en cinq doigts après une sorte de palette. On dirait vraiment une main squelettique qui se tend pour saisir le passant et le retenir dans ce lieu de cauchemar.

"Voulez-vous faire le chemin long ou le court ?" demande Jean qui est le seul qui ait déjà gravi cette montagne.

"Le plus court ! Le plus court ! Faisons vite ! Ici on meurt de chaleur !" disent-ils tous, sauf le Zélote et Jacques d’Alphée.

"Allons !"

Les pierres du chemin pavé sont brûlantes comme des plaques tirées du feu.

"Mais on ne peut avancer ici ! On ne peut !" disent-ils après quelques mètres.

"Et pourtant le Seigneur est monté jusqu’à l’endroit où se trouvent ces ronces, et il était déjà blessé et avait la croix sur Lui" fait observer Jean qui pleure depuis qu’il est sur le Calvaire.

Ils poursuivent, mais bientôt ils se jettent à terre, épuisés, haletants. Les couvre-chefs, trempés dans le ruisseau, sont déjà séchés par le soleil; par contre, les vêtements sont tachetés par la sueur.

"Trop rapide et trop brûlante !" souffle Barthélemy.

"Oui. Trop !" confirme Matthieu qui est congestionné.

"Pour le soleil, c’est tout pareil. Mais pour monter, prenons cette route. Elle est plus longue, mais moins fatigante. Longin lui-même la prit pour pouvoir faire que le Seigneur la monte. Voyez-vous ici, ici où se trouve cette pierre un peu sombre ? C’est là qu’est tombé le Seigneur et nous le croyions mort, nous qui regardions d’ici, au nord, là, vous voyez? Où est ce creux avant que la côte s’élève rapi­dement. Il ne bougeait plus. Oh ! le cri de la Mère ! Il me résonne ici ! Je ne l’oublierai jamais ce cri ! Je n’oublierai pas un seul de ses gémissements... Ah ! Il y a des choses qui vous vieillissent en une heure, et donnent la mesure de la douleur du monde... Allons, venez ! Moins que vous s’est arrêté notre Seigneur Martyr !" incite Jean.

Ils se lèvent abasourdis et le suivent jusqu’à l’intersection du chemin pavé et du sentier à lacets, et ils tournent par celui-ci. Oui ! C’est moins raide. Mais quant au soleil ! Et la chaleur y est encore plus forte étant donné que la côte, que côtoie ce sentier, réverbère ses feux sur les voyageurs déjà brûlés par le soleil.

"Mais pourquoi nous faire monter ici à cette heure ?! Ne pouvait-il pas nous faire venir à l’aube, au point du jour, pour voir où nous posions les pieds ? D’autant plus que nous étions hors les murs et que nous pouvions venir sans attendre l’ouverture des portes." Ils se lamentent et grommellent entre eux.

Hommes, encore et toujours hommes, maintenant, après la tragédie du Vendredi Saint, qui est la tragédie de leur humanité orgueilleuse et lâche, plus encore que la tragédie du Christ, tou­jours héros et victorieux même en mourant, hommes comme aupa­ravant, quand ils s’enivraient des cris des hosannas de la foule, et jubilaient en pensant aux fêtes et aux banquets somptueux dans la maison de Lazare... Sourds, aveugles, fermés à tous les signes et avertissements de la tempête prochaine.

Jacques d’Alphée et le Zélote pleurent en silence. André aussi ne se lamente plus après les dernières paroles de Jean. Et maintenant encore Jean parle, en rappelant ses souvenirs, et ce rappel est un avertissement fraternel, une exhortation à ne pas se plaindre... Il dit : "C’est l’heure où Lui est monté ici. Et il marchait déjà depuis longtemps. Oh ! je pourrais dire que depuis l’instant où il sortit du Cénacle, il n’eut plus un moment de repos ! Et il faisait bien chaud ce jour-là ! C’était la chaleur étouffante de l’orage proche... Et Lui brûlait de fièvre. Nique dit qu’elle eut l’impression de toucher du feu quand elle mit le linge sur son visage. Ce doit être par ici l’endroit où il rencontra les femmes... Nous, du côté opposé, nous n’avons pas vu la rencontre, mais d’après ce que dirent Nique et les autres... Allons, avançons ! Pensez que les romaines, habituées à la litière, ont parcouru à pied ce chemin en restant au soleil dès le matin, dès l’heure de tierce, quand il fut condamné. Oh ! Elles précédèrent tout le monde, elles, les païennes, envoyant des escla­ves pour avertir les autres qui s’étaient absentées pour quelque motif..."

Ils avancent... Un martyre de feu, ce chemin ! Ils chancellent même. Pierre dit : "Si Lui n’opère pas un miracle, nous tomberons par un coup de soleil."

"Oui. Le cœur m’éclate dans la gorge" confirme Matthieu.

Barthélemy ne parle plus. Il paraît ivre. Jean le prend par le coude et le soutient comme il le faisait avec la Mère, le Vendredi sanglant. Il le réconforte : "D’ici peu, il y a un peu d’ombre, là où je conduisis la Mère. Nous nous reposerons là."

Ils vont, de plus en plus lentement... Les voilà contre le rocher où était Marie, et Jean le dit. En effet il y a un peu d’ombre, mais l’air est immobile et brûlant.

"S’il y avait au moins une tige d’anis, une feuille de menthe, un brin d’herbe ! J’ai la bouche qui ressemble à du parchemin mis près d’une flamme. Mais rien ! Rien !" gémit Thomas qui a les veines gonflées au cou et au front.

"Je donnerais ce qui me reste de vie pour avoir une goutte d’eau" dit Jacques de Zébédée.

Jude Thaddée éclate en sanglots et dit : "Mon pauvre Frère, com­bien tu as souffert ! Il a dit... il a dit, vous le rappelez-vous ? Qu’il mourait de soif ! Oh ! Maintenant je comprends ! Je n’avais pas com­pris la portée de ces paroles ! Il mourait de soif ! Et il n’y eut per­sonne pour Lui donner une gorgée d’eau pendant qu’il pouvait boire encore ! Et il avait la fièvre, Lui, en plus du soleil !"

"Jeanne Lui avait apporté de quoi se désaltérer... " dit André.

"Il ne pouvait plus boire, désormais ! Il ne pouvait plus parler... Quand il rencontra sa Mère, là, à dix pas de nous, il ne put dire que : "Maman !" et il ne put lui donner un baiser, même de loin bien que Simon de Cyrène l’eût délivré de la croix. Il avait les lèvres durcies par les blessures, brûlées... Oh ! Je le voyais bien, au-delà du rang des légionnaires ! Parce que je ne suis pas passé ici. J’aurais pris sa croix, s’ils m’avaient laissé passer! Mais ils craignaient pour moi... et à cause de la foule qui voulait nous lapider... Il ne pouvait pas parler... pas boire... pas donner un baiser... Il ne pouvait quasi plus regarder avec ses yeux douloureux à travers les croûtes de sang qui descendait de son front !... Son vêtement était déchiré au genou qu’on voyait ouvert, sanglant... Il avait les mains enflées et blessées... Il avait une blessure au menton et à une joue... La croix avait formé une plaie à son épaule déjà ouverte par les coups de fouets... Sa ceinture était blessée par les cordes... Ses cheveux étaient couverts du sang qui coulait des épines... Il avait..."

"Tais-toi ! Tais-toi ! On ne peut t’entendre ! Tais-toi ! Je t’en prie et te le commande !" crie Pierre qui semble à la torture.

"On ne peut m’entendre ! Vous ne pouvez m’entendre ! Mais moi, j’ai dû le voir et entendre ses spasmes ! Et la Mère ? Et la Mère, alors ? "

Ils baissent la tête en sanglotant et recommencent à marcher, à marcher... Ce n’est plus sur eux qu’ils se lamentent, mais tous pleurent désormais sur les douleurs du Christ.

Les voici au sommet, à la première petite place : une plaque de feu. La réverbération est telle que la terre semble trembler par suite de ce phénomène que produit le soleil sur les sables enflammés des déserts.

"Venez. Montons de ce côté. C’est ici que nous fit passer le centurion. Moi aussi : ils m’ont cru fils de Marie. Les femmes étaient là et ici les bergers et ici les juifs..." Jean indique les endroits et termine : "Mais la foule était en bas, elle couvrait la pente jusqu’à la vallée, jusqu’à la route. Elle était sur les murs. Elle était sur les terrasses près des murs. Elle était aussi loin qu’on pouvait voir. J’ai vu cela quand le soleil commença à se voiler. Auparavant c’était comme à présent, et je ne pouvais voir..."

En effet Jérusalem semble un mirage qui tremble là bas. L’excès de lumière la voile à qui veut la voir, et Jean dit : "A d’autres heures, Marie de Lazare l’a dit, mais je ne savais pas quand ni pourquoi elle y était venue, on voit les restes noirs des maisons incen­diées par la foudre. Les maisons des plus coupables... d’un grand nombre, du moins parmi eux... Voici! Ici (Jean compte ses pas, reconstitue la scène ici était Longin et ici Marie et moi. Ici était la croix du larron repenti et là l’autre. Et ici les vêtements furent tirés au sort. C’est là que la Mère tomba quand Il fut mort.., et c’est d’ici que je le vis frappé au Cœur (Jean devient pâle comme un mort) car sa Croix était ici" et il s’agenouille sur le sol pour adorer, le visage dans la terre visiblement creusée sur l’emplacement sanglant, le long de l’ombre du bras transversal de la croix et autour de son tronc vertical.

Elle doit avoir fait un dur travail la Magdeleine pour creuser ainsi tant de terre et sur une profondeur d’au moins un bon palme, dans une terre si dure, mêlée à des pierres et des débris qui en font une sorte de croûte compacte ! Ils se jettent tous par terre, pour bai­ser cette poussière que maintenant baignent leurs larmes...

Mais Jean se lève le premier et, affectueusement impitoyable, évoque tous les épisodes... Il ne sent plus le soleil... Personne ne le sent plus... Il parle du moment où Jésus repoussa le vin à la myrrhe, du moment où il se dévêtit et se ceignit du voile maternel, du moment où il apparut si durement flagellé et blessé, du moment où il s’étendit sur la croix et cria au premier clou, et puis cessa pour que sa Mère ne souffrît pas trop, du moment où ils Lui déchirèrent le poignet et déboîtèrent le bras pour le tirer jusqu’au trou fait à l’avance, et du moment où, Lui étant entièrement cloué, la croix fut retournée pour river les clous, et dont le poids reposa sur le Martyr dont on entendit le halètement, et où la croix fut retournée et relevée pour la traîner et la laisser retomber dans le trou et y fut calée, et où le Corps en tombant déchira les mains et où la couronne en se déplaçant déchira la tête, et les paroles au Père des Cieux, les paroles qui demandèrent pardon pour ceux qui le crucifiaient, et qui pardonnèrent au larron repenti, et les paroles à la Mère et à Jean, et l’arrivée de Joseph et Nicodème, si ouvertement héros quand ils défiaient tout un monde, et le courage de Marie de Magdala, et le cri d’angoisse au Père qui l’avait abandonné, et la soif, et le vinaigre avec le fiel, et la dernière agonie, et le faible appel à la Maman, et les paroles de celle-ci, avec son âme déjà au seuil de la vie à cause du tourment, du tourment.., et la résignation et l’abandon à Dieu et, horrible, la dernière convulsion et le cri qui fit trembler le monde, et le cri de Marie quand elle le vit mort...

"Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !" crie Pierre et il semble, lui, transpercé par la lance. Les autres aussi le prient: "Tais-toi ! Tais-toi !..."

"Je n’ai plus rien à dire. Le sacrifice était fini. La sépulture... notre déchirement et non le sien, et qui n’a de valeur que dans la douleur de la Mère. Notre déchirement ! Mérite-t-il de la compassion ? Donnons-là à Lui, au lieu de demander pitié pour nous. Nous avons trop et toujours fui la douleur, les fatigues, les abandons, en laissant tout cela à Lui, à Lui seul. En vérité nous avons été des dis­ciples indignes qui l’avons aimé pour la joie d’être aimés, pour l’orgueil d’être des grands dans son royaume, mais qui n’avons pas su l’aimer dans la douleur... Maintenant non plus. Ici, ici, nous devons jurer, et c’est ici un autel, et il est élevé, en face du Ciel et de la Terre, qu’il n’en sera plus ainsi. Maintenant c’est pour Lui la joie, pour nous la croix. Jurons-le. C’est ainsi seulement que nous donnerons la paix à nos âmes, ici est mort Jésus de Nazareth, le Messie, le Seigneur, pour être le Sauveur et le Rédempteur. Qu’ici meure l’homme que nous sommes, et que ressuscite le *vrai* disciple. Levez-vous ! Jurons sur le Nom Saint de Jésus Christ que nous voulons embrasser sa doctrine jusqu’à savoir mourir pour la rédemption du monde." Jean semble être un séraphin. Ses gestes ont fait tomber son couvre-chef, et sa tête blonde brille au soleil. Il est monté sur des débris jetés de côté, peut-être les étais des croix des larrons, et il a pris involontairement l’attitude à bras ouverts qu’a souvent Jésus quand il enseigne, et particulièrement l’atti­tude qu’il avait sur la croix.

Les autres le regardent, si beau, si enflammé, si jeune, le plus jeune de tous, et si mûr spirituellement. Le Calvaire l’a fait arriver à l’âge parfait... Ils le regardent et crient : "Nous le jurons !"

"Alors prions pour que le Père fortifie notre serment : "Notre Père qui es aux Cieux... "

Le chœur des onze voix prend de l’assurance de plus en plus à mesure qu’ils continuent. Pierre se frappe la poitrine quand il dit : "Remets-nous nos dettes", et tous s’agenouillent quand ils disent la dernière supplication : "Délivre-nous du mal". Ils restent ainsi penchés jusqu’au sol, en méditant...

Jésus est parmi eux. Je n’ai pas vu quand ni d’où il est apparu. On dirait que c’est du côté du mont qui est inaccessible. Il resplen­dit d’amour dans la grande lumière de midi et il dit : "Celui qui demeure en Moi ne subira pas de dommage de la part du Malin. En vérité je vous dis que ceux qui seront unis à Moi en servant le Très-Haut Créateur, dont le désir est le salut de tous les hommes, pour­ront chasser les démons, rendre inoffensifs les reptiles et les venins, passer au milieu des fauves et des flammes sans subir de dommage, tant que Dieu veut qu’ils restent sur la Terre pour le servir."

"Quand es-tu venu, Seigneur ?" disent-ils en s’inclinant tout en restant à genoux.

"C’est votre serment qui m’a appelé. Et maintenant, maintenant que les pieds de mes apôtres ont foulé cette terre, descendez rapidement à la ville, au Cénacle. Ce soir vont partir les femmes de Galilée avec ma Mère. Toi et Jean, vous irez avec elles. Nous nous retrouverons tous unis en Galilée sur le Thabor" dit-il au Zélote et à Jean.

"Quand, Seigneur ? »

"Jean le saura et vous le dira."

"Tu nous quittes, Seigneur ? Tu ne nous bénis pas ? Nous avons tant besoin de ta bénédiction."

"Je vous la donnerai ici et au Cénacle. Prosternez-vous !"

Il les bénit et l’éclat du soleil l’enveloppe comme dans la Transfiguration, mais ici il le cache. Jésus n’est plus là.

Ils lèvent la tête. Plus rien que le soleil et la terre brûlée...

"Levons-nous et allons ! Il s’en est allé !" disent-ils avec tristesse.

"Toujours plus courts ses séjours parmi nous !"

"Mais aujourd’hui il semblait plus content qu’hier soir. Tu n’as pas eu cette impression, frère ?" demande le Thaddée à Jacques d’Alphée.

"C’est notre serment qui l’a rendu heureux. Sois béni, Jean, de nous l’avoir fait faire !" dit Pierre en embrassant Jean.

"Moi, j’espérais qu’il nous parlerait de sa Passion ! Pourquoi nous a-t-il fait venir ici pour ne rien nous dire ?" dit Thomas.

"Nous le Lui demanderons ce soir" dit André.

"Oui. Mais partons maintenant. La route est longue et nous vou­lons rester un peu avec Marie avant qu’elle s’en aille" dit Jacques d’Alphée.

"Une autre douceur qui finit !" soupire le Thaddée.

"Nous restons orphelins ! Comment ferons-nous ?"

Ils se tournent vers Jean et le Zélote et ils disent avec une pointe d’envie dans la voix: "Vous, au moins, vous allez avec la Mère ! Et vous restez avec elle, toujours."

Jean fait un geste comme pour dire : "C’est ainsi." Mais eux, qui les envient sans malice, disent tout de suite : "C’est juste, pourtant. Car tu as été ici avec elle et tu as renoncé à y être par obéissance. Nous..."

Ils commencent à descendre. Mais ayant mis le pied sur la seconde petite place, la plus basse, ils voient une femme qui y arrive sous le soleil par le chemin le plus raide et qui les dévisage sans parler, en se dirigeant avec assurance vers la petite place la plus haute.

"Déjà quelqu’un vient ici ! Ce n’est pas seulement Marie qui vient. Mais que fait-elle ? Elle pleure en cherchant par terre. C’est peut-être une femme qui a perdu quelque chose ce jour-là ?" se demandent-ils. Ce serait possible en effet, car on ne voit pas qui c'est. Le visage de la femme est complètement voilé.

Thomas élève sa robuste voix : "Femme, qu’as-tu perdu ?"

"Rien. Je cherche l’emplacement de la Croix du Seigneur. J’ai un frère mourant et le bon Maître n’est plus sur la Terre..." elle pleure sous son voile. "Les hommes l’ont chassé !"

"Il est ressuscité, femme. Il y est pour toujours."

"Je sais qu’il y est pour toujours, car il est Dieu, et Dieu ne périt pas. Mais il n’est plus parmi nous. Le monde ne l’a pas voulu, et Lui s’en est allé. Le monde l’a renié, et même ses disciples l’ont abandonné comme si c’était un larron, et lui a abandonné le monde. Moi, je viens chercher un peu de son Sang. J’ai foi que ce Sang guérira mon frère, plutôt que l’imposition des mains de ses disciples, car je ne crois plus qu’ils puissent faire des prodiges après avoir été infidèles."

"Le Seigneur était ici, femme, tout à l’heure. Il est ressuscité en âme et en corps et il est encore parmi nous. Le parfum de sa bénédiction est encore sur nous. Regarde : c’est ici qu’il posait ses pieds, il y a peu de temps" lui dit Jean.

"Non. Je cherche une goutte de son Sang. Je n’étais pas ici et je ne connais pas l’endroit..." toute penchée, elle cherche par terre.

Jean lui dit : "C’était là l’endroit de sa croix. Moi, j’y étais."

"Tu y étais ? Comme ami, ou pour le crucifier ? On dit qu’un seul de ses disciples préférés était sous sa croix et quelques autres disci­ples fidèles avec lui, près d’ici. Mais je ne voudrais pas parler avec quelqu’un qui l’a crucifié."

"Je ne le suis pas, femme. Regarde : ici était la croix et la terre est encore rouge de sang, bien qu’on ait creusé. Il y avait tant de sang qu’il a pénétré profondément. Tiens, et que ta foi ait sa récom­pense." Jean a creusé avec des doigts dans le trou où était la croix et en a tiré un terreau rougeâtre que la femme ramasse dans un petit linge. Elle remercie et s’en va rapidement avec son trésor.

"Tu as bien fait de ne pas révéler qui nous sommes."

"Pourquoi n’as-tu pas dit qui tu étais ?" disent les apôtres. Comme toujours les pensées humaines s’opposent.

Jean les regarde et ne parle pas. Il descend le premier par la rapide route pavée. S’il est plus facile de descendre que de monter, le soleil est encore féroce, et quand ils sont en bas, au pied du Golgotha, ils sont vraiment assoiffés. Mais il y a des brebis dans le ruisseau et des bergers avec elles, sortis certainement de quelque étable voisine pour mener paître les brebis avant le soir. L’eau est trouble, imbuvable.

La soif est telle que Barthélemy s’adresse à un berger en disant : "As-tu une gorgée d’eau dans ta gourde?"

L’homme les regarde avec sévérité et se tait.

"Un peu de lait, alors. Les mamelles de tes bêtes sont gonflées. Nous paierons. Nous aurions voulu du liquide frais, mais il nous suffit de boire."

"Je n’ai pas d’eau ni de lait pour ceux qui ont abandonné leur Maître. Je vous reconnais, savez-vous ? Je vous ai vus et écoutés à Béthsur un jour. Toi, justement toi, qui demandes... Mais je ne vous ai pas vus quand on descendit l’Homme tué. Il n’y avait que lui. Il n’y a pas eu d’eau pour Lui, m’ont dit ceux qui étaient sur le mont. Et pour vous non plus, il n’y a pas d’eau." Il siffle son chien, rassemble les brebis et va vers le nord, où commencent des collines couvertes d’oliviers et herbeuses.

Les apôtres, accablés, franchissent le pont et entrent dans la ville.

Ils marchent en rasant les murs, le couvre-chef très bas sur les yeux, un peu courbés. Car maintenant les rues se raniment après qu’est passée la grande chaleur des premières heures de l’après-midi.

Mais il faut traverser toute la ville avant d’arriver à la maison du Cénacle, et il y a trop de gens qui connaissent les apôtres pour que leur passage puisse se faire sans incident. Et il arrive bientôt qu’un éclat de rire cinglant les rejoint pendant qu’un scribe (je croyais vraiment que je n’en verrais plus et j’en étais heureuse) crie aux gens qui sont nombreux dans cet étroit carrefour où clapo­tent les eaux d’une fontaine: "Les voici ! Regardez-les ! Voici les res­tes de l’armée du grand roi ! Les preux lâches, les disciples du séducteur. Mépris et dérision pour eux, et la compassion qu’on a pour les fous !"

C’est le commencement d’une rafale de moqueries.

Certains crient : "Où étiez-vous pendant que Lui souffrait ?" d’autres : "Sont-ils persuadés maintenant que c’était un faux pro­phète ?", et d’autres : "C’est en vain que vous l’avez enlevé et caché ! L’idée est éteinte, le Nazaréen est mort. Le Galiléen a été foudroyé par Jéhovah, et vous avec Lui". Quelqu’un avec une fausse pitié : "Mais laissez-les tranquilles ! Ils s’en sont aperçus et s’en sont repentis, trop tard, mais toujours à temps pour fuir au bon moment !", d’autres haranguent le menu peuple, en plus grande partie composé de femmes portées à prendre parti pour les apô­tres, en disant : "Vous qui doutez encore de notre justice, que vous éclaire la conduite des plus fidèles partisans du Nazaréen. Si Lui avait été Dieu, il les aurait fortifiés. Si eux l’avaient reconnu pour le vrai Messie ils ne se seraient pas enfuis pensant qu’une force humaine ne pouvait triompher du Christ. Au contraire Lui est mort en présence du peuple, et c’est en vain qu’ils ont enlevé le cadavre après avoir assailli les gardes qui s’étaient endormis. Demandez-le aux gardes s’il n’en a pas été ainsi. Il est mort, et ses gens sont dispersés, et il est grand aux yeux du Très-Haut celui qui libère Jérusalem de ses derniers vestiges. Anathème sur les parti­sans du Nazaréen ! La main aux pierres, ô peuple saint, et qu’on lapide ceux-ci hors des murs."

C’est trop pour le courage encore mal affermi des apôtres ! Ils se sont déjà un peu retirés du côté des murs pour ne pas fomenter le soulèvement par un défi imprudent aux accusateurs. Mais mainte­nant, plus que la prudence, c’est la peur qui prend le dessus. Et ils tournent le dos, en se sauvant par la fuite dans la direction de la Porte. Jacques d’Alphée et Jacques de Zébédée, avec Jean, Pierre et le Zélote, plus calmes et plus maîtres d’eux-mêmes que les autres, suivent leurs compagnons sans courir, et quelques pierres les rejoignent avant qu’ils sortent par la Porte, et surtout les frap­pent beaucoup d’ordures.

Les gardes qui sortent de leur poste empêchent la poursuite au-delà des murs, mais les apôtres courent, courent et se réfugient dans la pommeraie de Joseph, là où était le Tombeau.

L’endroit est tranquille, silencieux, la lumière est douce sous les arbres qui en ces jours ont poussé un feuillage encore rare, mais dont la couleur émeraude forme un voile de couleur agréable sous les troncs robustes. Ils se jettent par terre pour se faire passer leur grand battement de cœur. Au fond du jardin, un homme pioche et butte des légumes, aidé par un jeune garçon, et il ne s’aperçoit pas de la présence des apôtres qui se sont cachés derrière une haie. Ce n’est qu’après avoir scruté le ciel et dit à haute voix : "Viens, Joseph, et amène l’âne pour l’atteler à la charrette" qu’il se dirige vers eux, là où se trouve un puits rustique caché par des touffes de ronces qui lui donnent de l’ombre.

"Que faites-vous ? Qui êtes-vous ? Que cherchez-vous dans le jar­din de Joseph d’Arimathie ? Et toi, sot, pourquoi laisses-tu ouverte la grille que Joseph veut fermée maintenant qu’il l’a mise ici ? Ne sais-tu pas qu’il ne veut personne ici où fut déposé le Seigneur ?"

Je dis la vérité en affirmant que dans la peine d’assister à la déposition de Jésus, et dans la stupeur de la résurrection je n’avais jamais remarqué si le jardin, au-delà d’une muraille verte de buis et de ronces, avait ou non une grille, mais je pense en effet qu’elle a été mise depuis peu car elle est tout à fait neuve et elle est soutenue par deux pylônes carrés dont l’enduit ne semble pas vieux. Joseph aussi comme Lazare a mis des fermetures aux endroits sanctifiés par Jésus.

Jean se lève de terre en même temps que le Zélote et que Jacques d’Alphée et dit sans peur : "Nous sommes les apôtres du Seigneur. Moi, Jean, celui-ci Simon, ami de Joseph, et cet autre Jacques, frère du Seigneur. Le Seigneur nous avait appelés au Golgotha et nous y sommes allés. Il nous a donné l’ordre d’aller à la maison où se trouve la Mère, et la foule nous a poursuivis. Nous sommes entrés ici, en attendant le soir...

"Mais tu es blessé ? Et toi aussi ! et toi ! Venez, que je vous soigne. Vous avez soif ? Vous êtes essoufflés. Toi, dépêche-toi de puiser. La première eau est pure, mais ensuite les seaux la rendent boueuse. Donne-leur à boire et puis lave de ces laitues fraîches et verse sur elles de l’huile que nous avons pour enduire les greffes. Je n’ai pas autre chose à vous donner. Je n’ai pas de maison ici. Mais si vous attendez, je vous emmènerai avec moi..."

"Non. Non. Nous devons aller trouver le Seigneur. Que Dieu te récompense." Ils boivent et se laissent soigner. Ils sont tous blessés à la tête. Les juifs visent bien !

"Toi, va sur la route, et regarde, sans attirer l’attention, s’il n’y a pas quelque espion" commande le jardinier au garçon.

"Personne, père. La route est déserte" dit-il en revenant.

"Va jeter un coup d’œil vers la porte et reviens vite."

Il cueille des tiges d’anis et les offre en s’excusant de n’avoir que des légumes, de la salade et quelques anis, car les pommiers vien­nent de perdre leurs fleurs.

Le garçon revient : "Personne, père. Au-delà de la porte la route est déserte."

"Allons alors. Attelle l’âne à la charrette et jette dessus les herbes qu'on a coupées. Nous aurons l’air d’hommes qui reviennent des champs. Venez avec moi. La route sera plus longue… mais cela vaut mieux que de se faire lapider."

"Nous devrons toujours entrer dans la ville..."

"Oui, mais nous entrerons d’un autre côté, par des ruelles som­bres. Venez sans crainte."

Il ferme avec une grande clef le robuste portail, il fait monter les plus âgés sur le char, donne aux autres des pioches et des râteaux, charge Thomas d’un fagot de branches coupées et Jean d’une botte d’herbes, et s’en va tranquillement en longeant les murs vers le sud.

"Mais ta maison... Ici c’est désert."

"La maison est de l’autre côté et elle ne va pas s’en aller. La femme attendra. Je sers d’abord les serviteurs du Seigneur." Il les regarde... "Hé ! tout le monde se trompe ! J’ai eu peur moi aussi ! Et nous sommes tous haïs à cause de son Nom, même Joseph. Mais qu’est-ce que cela fait ? Dieu est avec nous. Les gens !... Ils haïssent et ils aiment. Ils aiment et ils haïssent. Et puis ! Ce qu’ils font aujourd’hui ils l’oublient demain. Bien sûr... S’il n’y avait pas les hyènes ! Mais ce sont elles qui excitent les gens. Ils sont furieux parce qu’il est ressuscité. Oh ! S’il se faisait voir sur un pinacle du Temple, pour donner au peuple la certitude de sa résurrection. Pourquoi ne le fait-il pas ? Moi, je crois, mais tous ne savent pas croire. Et eux donnent une forte somme à ceux qui disent au peuple que vous l’avez enlevé déjà décomposé, et que vous l’avez enseveli ou brûlé dans une grotte de Josaphat."

Ils sont maintenant au côté sud de la ville, dans la vallée d’Hinnom.

"Voilà : ici c’est la Porte de Sion. Savez-vous aller de là à la maison ? C’est à un pas."

"Nous le savons. Que Dieu soit avec toi pour ta bonté."

"Pour moi, vous êtes toujours les saints du Maître. Vous êtes des hommes et je suis un homme. Lui seul est plus qu’un Homme et peut ne pas trembler. Je sais comprendre et compatir et je dis que vous, faibles aujourd’hui, vous serez forts demain. La paix à vous."

Il les débarrasse des herbes et des outils agricoles et revient en arrière pendant qu’eux, rapides comme des lièvres, s’esquivent par des ruelles périphériques vers la maison du Cénacle.

Mais les adversités de ce jour ne sont pas encore finies. Un groupe de légionnaires, qui se dirigent vers la taverne voisine, les croise et l’un d’eux les observe et les montre aux autres. Et tous se mettent à rire. Et quand ces pauvres disciples maltraités sont obligés de passer devant eux, un des soldats adossés à la porte les apostrophe : "Heu ! Le Calvaire ne vous a pas lapidés et les hommes vous ont frappés ? Par Jupiter! Je vous croyais plus courageux ! Et que vous ne craignez rien puisque vous avez eu le courage de mon­ter là-haut. Les pierres du mont ne vous ont-elles pas reproché d’être lâches ? Et vous avez eu tant de courage pour y monter ? J’ai toujours vu les coupables fuir les endroits qui leur rappellent leur faute. La Némésis les poursuit, mais peut-être vous a-t-elle traîné là-haut pour vous faire trembler d’horreur, aujourd’hui, puisque, *alors,* vous n’avez pas tremblé de pitié."

Une femme, peut-être la maîtresse de la taverne, vient à la porte et elle rit. Elle a une figure de ribaude qui fait peur, et elle crie à haute voix : "Femmes hébraïques, regardez ce que produisent vos ventres ! Des lâches parjures qui sortent de leurs tanières quand le danger est fini. Le ventre romain ne conçoit que des héros. Venez, vous, boire à la grandeur de Rome. Vin de choix et belles filles..." suivie des soldats elle s’éloigne dans son antre obscur.

Une femme hébraïque regarde — quelques femmes sont avec les amphores sur la route où on entend déjà le murmure de la fontaine près de la maison du Cénacle — et elle a compassion. C’est une femme âgée. Elle dit à ses compagnes : "Ils se sont trompés... mais tout un peuple s’est trompé." Elle va trouver les apôtres et les salue : "Paix à vous. Nous n’oublions pas... Dites-nous seulement : le Maître est-il vraiment ressuscité ?"

"Il est ressuscité. Nous le jurons."

"Et alors ne craignez pas. Lui est Dieu et Dieu vaincra. Paix à vous, frères. Et dites au Seigneur qu’il pardonne à ce peuple."

"Et vous, priez pour que le peuple *nous* pardonne et oublie le scandale que nous avons donné. Femmes, à vous, moi, Simon Pierre, je demande pardon." Pierre pleure...

"Nous sommes mères et sœurs et épouses, homme. Et ton péché est celui de nos fils, frères et époux. Que pour tous, le Seigneur use de pitié."

Ces femmes pieuses les ont accompagnés à la maison, et frappent elles-mêmes à la porte verrouillée. Et Jésus ouvre la porte, rem­plissant l’entrée obscure de sa personne glorifiée. Il leur dit : "Paix à vous pour votre pitié."

Les femmes sont pétrifiées par la stupeur. Elles restent ainsi jusqu’à ce que la porte se referme sur les apôtres et sur le Seigneur. Alors elles reviennent à elles.

"Tu l’as vu ? C’était Lui. Beau ! Plus qu’avant. Et vivant ! Ce n’est pas un fantôme ! C’est un homme véritable. Sa voix ! Son sourire ! Il remuait ses mains. Tu as vu comme elles étaient rouges ses blessu­res ? Non, je regardais sa poitrine qui respirait vraiment comme pour un vivant. Oh ! qu’ils ne viennent pas nous dire que ce n’est pas vrai ! Allons ! Allons le dire dans les maisons ! Non. Frappons ici pour le voir encore. Que dis-tu donc ? C’est le Fils de Dieu, ressus­cité. C’est déjà bien qu’il se soit montré à nous, pauvres femmes ! Il est avec sa Mère et les femmes disciples et les apôtres. Non. Oui... "

Celles qui sont prudentes l’emportent. Le groupe s’éloigne.

Jésus, pendant ce temps, est entré au Cénacle avec les apôtres. Il les observe, leur sourit. Eux ont enlevé leurs couvre-chefs, mis comme des bandes, avant d’entrer dans la maison et les ont remis comme l’usage l’impose. Les blessures donc ne se voient pas. Ils s’assoient las et silencieux, plutôt affligés que lassés.

"Vous avez tardé" leur dit doucement Jésus.

Silence.

"Vous ne me dites rien ? Parlez ! Je suis toujours Jésus. Votre cou­rage d’aujourd’hui est-il déjà tombé?"

"Oh ! Maître ! Seigneur !" crie Pierre en tombant à genoux aux pieds de Jésus. "Notre courage n’est pas tombé, mais nous sommes anéantis en constatant le tort que nous avons fait à ta Foi. Nous sommes écrasés !"

"L’orgueil meurt, l’humilité naît. La connaissance se lève, l’amour augmente. Ne craignez pas. C’est *maintenant* que vous devenez des apôtres. C’est cela que je voulais."

"Mais nous ne pourrons plus rien faire ! Le peuple, et il a raison, nous tourne en dérision ! Nous avons détruit ton œuvre, détruit ton Église !" Tous sont angoissés. Ils crient, font des gestes...

Jésus est d’un calme solennel. Il dit, en appuyant ses paroles par le geste : "Paix ! Paix ! L’enfer lui-même ne détruira pas mon Église. Ce n’est pas parce qu’une pierre vacillera, n’étant pas encore bien fixée, que l’édifice périra. Paix! Paix! Vous travaillerez. Et bien vous travaillerez, maintenant que vous vous connaissez humble­ment pour ce que vous êtes, car maintenant vous êtes sages d’une *grande* sagesse : celle de savoir que tout acte a des répercussions très étendues, parfois ineffaçables, et que celui qui est haut placé - rappelez-vous ce que j’ai dit de la lumière qui doit être placée dans un endroit élevé pour qu’on la voie, mais qui justement doit avoir une flamme pure parce que tout le monde la voit - et celui qui est haut placé a plus que celui qui ne l’est pas, le devoir d’être parfait. Vous voyez, mes fils ? Ce qui passe inaperçu ou paraît excusable, si c’est fait par un fidèle, ne passe pas inobservé et le jugement du peuple est sévère, si c’est fait par un prêtre. Mais votre avenir effacera votre passé. Je ne vous ai pas parlé au Golgotha, mais j’ai laissé parler le monde. Je vous réconforte. Allons, ne pleurez pas. Restaurez-vous maintenant, et laissez-moi vous gué­rir. Ainsi." Il effleure légèrement les têtes blessées, puis il dit : "Pourtant il est bien que vous vous éloigniez d’ici. C’est pour cela que j’ai dit : "Allez au Thabor pour prier". Vous pourrez rester dans les villages voisins et monter à chaque aurore pour m’attendre.

"Seigneur, le monde ne croit pas que tu es ressuscité" dit à voix basse le Thaddée.

"Je persuaderai le monde. Je vous aiderai à vaincre le monde. Vous, soyez-moi fidèles. Je ne demande pas davantage. Et bénissez ceux qui vous humilient car ils vous sanctifient."

Il coupe le pain, l’offre et le distribue : "Voici mon viatique pour vous qui partez. J’ai déjà préparé ici la nourriture pour mes pèlerins. Faites aussi cela, dans l’avenir, pour ceux qui partiront. Soyez paternels pour tous les fidèles. Tout ce que je fais ou vous fais faire, faites-le vous aussi. Et aussi le voyage au Calvaire, en méditant et en faisant méditer sur la voie douloureuse, faites-le dans l’avenir. Contemplez ! Contemplez  ma douleur, car c’est par elle, non par la gloire présente, que je vous ai sauvés. A côté se trouve Lazare avec ses sœurs. Ils sont venus pour saluer la Mère. Allez-y vous aussi, car ma Mère part d’ici peu par le char de Lazare. Paix à vous." Il se lève et sort rapidement.

"Seigneur ! Seigneur !" crie André.

"Que veux-tu, frère ?" lui demande Pierre.

"Je voulais Lui demander tant de choses. Lui parler de ceux qui demandent des guérisons... Je ne sais ! Quand il est parmi nous, nous ne savons plus rien dire !" et il s’en va en courant pour cher­cher le Seigneur.

"C’est vrai ! C’est comme si nous avions perdu la mémoire" conviennent tous.

"Et pourtant il est tellement bon avec nous. Il nous a appelés "fils" avec une telle douceur qu’elle m’a ouvert le cœur !" s’écrie Jacques d’Alphée.

"Mais il est tellement Dieu maintenant ! Je tremble quand il est près de moi, comme si j’étais près du Saint des Saints" dit le Thaddée.

André revient : "Il n’est plus là. L’espace, le temps et les murs Lui sont assujettis."

"Il est Dieu ! Il est Dieu !" disent-ils tous en restant pleins de vénération…

35 – LE BIENHEUREUX PASSAGE DE MARIE

*(Glorification ; Livre 10)*

[Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm), dans sa petite pièce solitaire, élevée sur la terrasse, est toute vêtue de lin blanc, soit pour le vêtement qui la couvre entièrement, soit pour son manteau fermé à la base du cou, et qui descend derrière ses épaules, soit pour le voile très fin qui descend de sa tête. Elle est en train de ranger ses vêtements et ceux de [Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm), qu’elle a toujours conservés. Elle choisit les meilleurs. Il y en a peu. Des siens, elle prend le vêtement et le manteau qu’elle avait sur le Calvaire; de ceux de son Fils, un vêtement de lin qu’il portait habituellement en été, et le manteau retrouvé au Gethsémani, [encore taché du sang](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-021.htm#Angoisse) qui avait coulé et de la sueur sanguinolente de cette heure terrible.

Après avoir plié soigneusement ces vêtements, et baisé le manteau taché de sang de son Jésus, elle se dirige vers le coffre où se trouvent, maintenant depuis des années, rassemblées et conservées les reliques de la dernière Cène et de la Passion. Elle rassemble tout dans un seul compartiment, celui de dessus, et place tous les vêtements dans le compartiment inférieur.

Elle est occupée à fermer le coffre quand [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), monté sans bruit sur la terrasse et qui s’est avancé pour regarder ce que faisait Marie, peut-être impressionné par sa longue absence de la cuisine, où elle doit être montée pour passer les heures de la matinée, la fait se retourner en lui demandant : "Que fais-tu, Mère ?"

"J’ai rangé tout ce qu’il est bien de conserver. Tous les souvenirs... Tout ce qui témoigne de son amour et de sa douleur infinis."

"Pourquoi, ô Mère, rouvrir les blessures de ton cœur en revoyant ces tristes choses ? Tu es pâle, et ta main tremble... Tu souffres donc de les voir" lui dit Jean en s’approchant d’elle, comme s’il craignait, pâle et tremblante comme elle est, qu’elle allait se sentir mal et tomber par terre.

“Oh ! Non, ce n’est pas pour cela que je suis pâle et que je tremble. Ce n’est pas parce que se rouvrent mes blessures... En vérité, elles ne se sont jamais fermées complètement. Mais j’ai aussi en moi la paix et la joie et jamais elles n’ont été complètes comme maintenant."

"Jamais comme maintenant ? Je ne comprends pas... A moi, la vue de ces choses pleines d’atroces souvenirs, réveille l’angoisse de ces heures. Et moi, je ne suis qu’un disciple. Toi, tu es la Mère..."

"Et comme telle, je devrais souffrir davantage, veux-tu dire. Humainement tu dis juste, mais il n’en est pas ainsi. Je suis habituée à supporter la douleur des séparations d’avec Lui. C’était toujours de la douleur, car sa présence et son voisinage étaient mon Paradis sur Terre. Mais aussi volontairement et sereinement supportées, car tout ce qu’il faisait était voulu par son Père, était obéissance à la Volonté divine, et je l’acceptais donc car moi aussi j’ai toujours obéi aux volontés et aux desseins de Dieu pour moi. Quand Jésus me quittait, je souffrais, certainement. Je me sentais seule. Ma douleur quand Lui, enfant, me quitta secrètement pour la [discussion avec les docteurs du Temple](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-068.htm), Dieu seul l’a mesuré dans sa vraie intensité. Mais pourtant, à part la question juste que moi, sa mère, je lui ai faite pour m’avoir quittée ainsi, je ne Lui ai pas dit autre chose. Et de même, je ne l’ai pas retenu quand il me [quitta pour devenir le Maître](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2002/02-001.htm)… et j’avais déjà [perdu mon époux](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-070.htm), j’étais seule dans une ville qui, sauf quelques personnes, ne m’aimait pas. Et je n’ai pas montré d’étonnement pour [sa réponse au banquet de Cana](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2002/02-014.htm#Miracle). Lui faisait la volonté du Père. Moi, je le laissais libre de la faire. Je pouvais en arriver à un conseil ou à une prière : conseil pour les disciples, prière pour quelque malheureux. Mais plus que cela, non. Je souffrais quand il me quittait pour aller à travers le monde qui Lui était hostile et pécheur, au point que d’y vivre était pour Lui une souffrance. Mais quelle joie quand il revenait à moi ! En vérité elle était si profonde qu’elle compensait pour moi soixante-dix fois sept fois la douleur de la séparation. Déchirante fut la [douleur de la séparation qui suivit sa Mort](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-030.htm), mais avec quels mots pourrais-je dire la joie que j’ai éprouvée quand il [m’est apparu ressuscité](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-004.htm) ? Immense la peine de la séparation à cause de [sa montée vers le Père](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-023.htm), et qui ne devrait finir que quand ma vie terrestre serait accomplie. Maintenant je suis dans la joie, une joie immense comme immense fut la peine, car je sens que j’ai accompli ma vie. J’ai fait ce que je devais faire. J’ai fini ma mission terrestre. L’autre, la céleste, n’aura pas de fin. Dieu m’a laissée sur la Terre jusqu’à ce que moi aussi, comme mon Jésus, j’ai eu accompli tout ce que je devais accomplir. Et j’ai en moi cette joie secrète, seule goutte de baume dans ses derniers déchirements pleins d’amertume, qu’a eu Jésus quand il a pu dire : “[Tout est accompli](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-029.htm#ToutEstAccompli)”

"Joie en Jésus ? A cette heure ?"

"Oui, Jean. Une joie incompréhensible pour les hommes, mais compréhensible pour les esprits qui vivent déjà dans la lumière de Dieu, et qui voient les choses profondes cachées sous les voiles que [l’Éternel](http://www.maria-valtorta.org/Memo/NomDivin.htm#Eternel) tend sur ses secrets de Roi, grâce à cette Lumière. Moi, si angoissée, bouleversée par ces événements, associée à Lui, à mon Fils, dans l’abandon du Père, je n’ai pas compris alors. La Lumière s’était éteinte pour tout le monde à cette heure, pour tout le monde qui n’avait pas voulu l’accueillir. Et aussi pour moi. Non à cause d’une juste punition, mais parce que, devant être Corédemptrice, je devais moi aussi souffrir l’angoisse de l’abandon des réconforts divins, les ténèbres, la désolation, la tentation de [Satan](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Satan.htm) de ne plus me faire croire possible ce que Lui avait dit, tout ce que Lui souffrit, dans son esprit, du Jeudi au Vendredi. Mais ensuite j’ai compris. Quand la Lumière, ressuscitée pour toujours, m’est apparue, j’ai compris. Tout. Même la secrète, extrême joie du Christ quand il put dire : "J’ai tout accompli de ce que le Père voulait que j’accomplisse. J’ai comblé la mesure de la charité divine en aimant le Père jusqu’à me sacrifier, en aimant les hommes jusqu’à mourir pour eux. J’ai tout accompli de ce que je devais. Je meurs avec l’esprit content, bien que déchiré dans ma chair innocente". Moi aussi j’ai tout accompli de ce qui, ab æterno, était écrit que je devais accomplir.

De la génération du Rédempteur à l’aide que je vous apporte à vous, ses prêtres, pour que vous vous formiez parfaitement. L’Église est désormais formée et forte. L’Esprit-Saint l’éclaire, le sang des premiers martyrs la cimente et la multiplie, mon aide a contribué à faire d’Elle un organisme saint que la charité envers Dieu et les frères alimente et fortifie de plus en plus, et où les haines, les rancœurs, les envies, les médisances, mauvaises plantes de Satan, ne poussent pas. Dieu est content de cela, et Il veut que vous l’appreniez de mes lèvres, comme Il veut que je vous dise de continuer à grandir en charité pour pouvoir grandir en perfection, et de même aussi pour le nombre des chrétiens et la puissance de doctrine. Car la doctrine de Jésus est une doctrine d’amour, parce que la vie de Jésus, et aussi la mienne, ont toujours été conduites et mues par l’amour. Nous n’avons repoussé personne, nous avons pardonné à tous. [À un seul](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm) nous n’avons pas pu donner le pardon parce que lui, esclave de la haine, n’a pas voulu de notre amour sans limites. Jésus, dans son dernier adieu avant sa mort, [vous a commandé de vous aimer entre vous.](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-019.htm#CommandementNouveau) Et il vous a donné aussi la mesure de l’amour que vous devez avoir entre vous en vous disant : “Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. C’est à cela que l’on saura que vous êtes mes disciples”. L’Église, pour vivre et grandir, a besoin de la charité. Charité surtout dans ses ministres. Si vous ne vous aimiez pas entre vous avec toutes vos forces, et si de même vous n’aimiez pas vos frères dans le Seigneur, l’Église deviendrait stérile, et difficile et faible serait la nouvelle création et la supercréation des hommes à leur rang de fils du Très-Haut et de cohéritiers du Royaume du Ciel, car Dieu cesserait de vous aider dans votre mission. Dieu est Amour.Tout ce qu’Il a fait a été fait par amour. De la Création à l’Incarnation, de celle-ci à la Rédemption, de celle-ci encore à la fondation de l’Église, et enfin à la Jérusalem céleste qui rassemblera tous les justes pour qu’ils jubilent dans le Seigneur. C’est à toi que je dis ces choses, parce que tu es l’Apôtre de l’amour et que tu peux les comprendre mieux que les autres..."

Jean l’interrompt pour dire : "Les autres aussi aiment et s’aiment."

"Oui. Mais tu es l’Aimant par excellence. Chacun de vous a toujours eu une caractéristique bien sienne, comme du reste c’est le cas pour toute créature. Toi, dans les douze, tu as toujours été l’amour, le pur, le surnaturel amour. Peut-être, d’ailleurs : certainement c’est parce que tu es sipur que tu es siaimant. [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm), de son côté, a toujours été l’homme, et l’homme franc et impétueux. Son frère, [André](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Andre.htm), était silencieux et timide autant que l’autre ne l’était pas. [Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesZebedee.htm), ton frère, l’impulsif, au point que Jésus l’a appelé le fils du tonnerre. L’autre [Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesAlphee.htm), frère de Jésus, le juste et l’héroïque. [Jude d’Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudeAlphee.htm), son frère, le noble et loyal, toujours. La descendance de David était visible en lui. [Philippe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PhilippeApotre.htm) et [Barthélemy](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nathanael.htm) étaient les traditionalistes. [Simon le Zélote](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimonZelote.htm), le prudent. [Thomas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Thomas.htm), le pacifique. [Matthieu](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Matthieu.htm), l’humble qui, se souvenant de son passé, cherchait à passer inaperçu. Et [Judas de Kériot](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm), hélas !, la brebis noire du troupeau du Christ, le serpent réchauffé par son amour a été le satanique menteur, toujours. Mais toi, tout amour, tu peux mieux comprendre et te faire voix d’amour pour tous les autres, à ceux qui sont éloignés, pour leur dire mon dernier conseil.

Tu leur diras qu’ils s’aiment et qu’ils aiment tout le monde, même ceux qui les persécutent, pour être une seule chose avec Dieu, comme moi je l’ai été, au point de mériter d’être choisie comme épouse de l’Amour Éternel pour concevoir le Christ. Je me suis donnée à Dieu sans mesure, tout en comprenant tout de suite combien de douleur m’en serait venue. Les prophètes étaient présents à mon esprit et la lumière divine me rendait très claires leurs paroles. Ainsi, dès [mon premier “fiat” à l’Ange](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-023.htm), j’ai su que je me consacrais à la plus grande douleur qu’une mère pût supporter. Mais rien n’a mis de limite à mon amour parce que je sais qu’il est, pour quiconque le pratique, force, lumière, aimant qui attire vers en haut, feu qui purifie et embellit ce qu’il embrase, transformant et faisant dépasser l’humain pour ceux qu’il prend dans son embrassement.

Oui, l’amour est réellement une flamme. La flamme qui, tout en détruisant ce qui est caduc, qu’il soit une épave, un rebut, une loque d’homme, en fait un esprit purifié et digne du Ciel. Combien d’épaves, d’hommes souillés, rongés, finis, vous trouverez sur votre route d’évangélisateurs ! N’en méprisez aucun, mais au contraire aimez-les pour qu’ils arrivent à l’amour et se sauvent. Versez en eux la charité. Bien souvent l’homme devient mauvais, parce que personne ne l’a jamais aimé, ou l’a mal aimé. Vous, aimez-les, pour que l’Esprit-Saint revienne les habiter, après leur purification, ces temples que beaucoup de choses ont vidés et souillés. Dieu, pour créer l’homme, n’a pas pris un ange, ni des matières choisies. Il a pris de la boue, la matière la plus vile. Puis, en lui infusant son souffle, c’est-à-dire encore son amour, Il a élevé la matière vile au rang élevé de fils adoptif de Dieu. Mon Fils, sur son chemin, a trouvé beaucoup [d’épaves d’hommes](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Reprouves.htm) tombés dans la boue. Il ne les a pas foulés aux pieds par mépris, mais, au contraire, il les a recueillis et accueillis et en a fait des élus du Ciel. Rappelez-vous-en toujours, et agissez comme Lui l’a fait.

Rappelez-vous tout : les actions et les paroles de mon Fils. Rappelez-vous ses douces paraboles. Vivez-les, c’est-à-dire mettez-les en pratique. Et écrivez-les pour qu’elles restent pour ceux qui viendront jusqu’à la fin des siècles, et soient toujours un guide pour les hommes de bonne volonté pour obtenir la vie et la gloire éternelle. Vous ne pourrez certainement pas répéter toutes les paroles lumineuses de l’Éternelle Parole de Vie et de Vérité. Mais écrivez-en autant que vous pouvez en écrire. L’Esprit de Dieu, descendu sur moi pour que je donne au monde le Sauveur et qui est descendu aussi sur vous une première fois et une seconde, vous aidera à vous souvenir et à parler aux foules de manière à les convertir au Dieu vrai. Vous continuerez ainsi cette maternité spirituelle que j’ai commencée sur le Calvaire pour donner de nombreux enfants au Seigneur. Et le même Esprit, en parlant dans les fils recréés du Seigneur, les fortifiera de manière qu’il leur soit doux de mourir dans les tourments, de souffrir l’exil et les persécutions, afin de confesser leur amour pour le Christ et de le rejoindre dans les Cieux, comme déjà l’ont fait [Étienne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Etienne.htm) et [Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesZebedee.htm), mon Jacques, et d’autres encore... Quand tu seras resté seul, sauve ce coffre..."

Jean pâlit et se trouble plus encore qu’il ne l’a fait quand Marie lui a dit qu’elle sentait sa mission accomplie. Il l’interrompt en s’écriant et en lui demandant : "Mère, pourquoi parles-tu ainsi ? Tu te sens mal ?"

"Non."

"Tu veux me quitter alors ?"

"Non. Je serai avec toi tant que je serai sur la Terre. Mais prépare-toi, mon Jean, à être seul."

"Mais alors tu te sens mal, et tu veux me le cacher !..."

"Non, crois-le. Je ne me suis jamais sentie en force, en paix, en joie comme maintenant. Mais j’ai en moi une telle jubilation, une telle plénitude de vie surnaturelle que... Oui, que je pense ne pas pouvoir la supporter en continuant à vivre. Je ne suis pas éternelle, du reste. Tu dois le comprendre. Éternel est mon esprit. La chair, non. Elle est sujette comme toute chair humaine à la mort."

"Non ! Non ! Ne dis pas cela. Tu ne peux pas, tu ne dois pas mourir ! Ton corps immaculé ne peut mourir comme celui des pécheurs !"

"Tu es dans l’erreur, Jean. Mon Fils est mort ! Moi aussi, je mourrai. Je ne connaîtrai pas la maladie, l’agonie, le spasme de la mort. Mais pour ce qui est de mourir, je mourrai. Et du reste sache, mon fils, que si j’ai un désir qui est mien, tout entier et seulement mien, et qui dure depuis que Lui m’a quittée, c’est justement celui-ci. C’est mon premier, puissant désir qui est tout mien. Je puis même dire : ma première volonté. Toute autre chose de ma vie n’a été que consentement de ma volonté au vouloir divin. Vouloir de Dieu, mis dans mon cœur de petite fille par Lui-même, la volonté d’être vierge. Son vouloir, mon mariage avec Joseph. Son vouloir, ma Maternité virginale et divine. Tout, dans ma vie, a été vouloir de Dieu, et mon obéissance à sa volonté. Mais vouloir me réunir à Jésus, c’est un vouloir *tout mien.* Quitter la Terre pour le Ciel, pour être avec Lui éternellement et sans arrêt ! Mon désir de tant d’années ! Et maintenant je le sens près de devenir une réalité. Ne te trouble pas ainsi, Jean !

Écoute plutôt mes dernières volontés. Quand mon corps, désormais privé de l’esprit vital, sera étendu en paix, ne me soumets pas aux embaumements en usage chez les hébreux. Désormais je ne suis plus l’hébraïque, mais la chrétienne, la première chrétienne, si ony réfléchit bien, parce que la première j’ai eu le Christ, Chair et Sang, en moi, parce que j’ai été sa première disciple, parce que j’ai été avec Lui Corédemptrice et sa continuatrice ici, parmi vous, ses disciples. Aucun vivant, excepté mon père et ma mère, et ceux qui ont assisté à ma naissance, n’a vu mon corps. Tu m’appelles souvent : “Arche qui contint la Parole divine”. Maintenant tu sais que l’Arche ne peut être vue que par le Grand Prêtre. Tu es prêtre, et beaucoup plus saint et plus pur que le Pontife du Temple. Mais je veux que seul l’Éternel Pontife puisse voir, au temps voulu, mon corps. Ne me touche donc pas. Du reste, tu vois ? Je me suis déjà purifiée et j’ai mis le vêtement propre, le vêtement des noces éternelles... Mais pourquoi pleures-tu, Jean !"

"Parce que la tempête de la douleur se déchaîne en moi. Je comprends que je vais te perdre. Comment ferai-je pour vivre sans toi ? Je sens mon cœur se déchirer à cette pensée ! Je ne résisterai pas à cette douleur !"

"Tu résisteras. Dieu t’aidera à vivre, et longuement, comme Il m’a aidée. Car s’Il ne m’avait pas aidé, au Golgotha et sur l’Oliveraie, quand Jésus est mort et quand il est monté, je serais morte, comme est mort [Isaac](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsaacJutta.htm). Il t’aidera à vivre et à te rappeler ce que je t’ai dit auparavant, pour le bien de tous."

"Oh ! je me rappellerai. Tout. Et je ferai ce que tu veux, pour ton corps aussi. Je comprends aussi que les rites hébraïques ne servent plus pour toi, chrétienne, et pour toi, toute Pure, qui, j’en suis certain, ne connaîtras pas la corruption de la chair. Ton corps, déifié comme aucun autre corps de mortel, et parce que tu as été exempte de la Faute d’origine, et plus encore parce que, outre la plénitude de la Grâce, tu as contenu en toi la Grâce elle-même, le Verbe, c’est pourquoi tu es la relique la plus véritable de Lui, ne peut pas connaître la décomposition, la putréfaction de toute chair morte. Ce sera le dernier miracle de Dieu sur toi, en toi. Tu seras conservée telle que tu es..."

"Et ne pleure pas alors !" s’écrie Marie en regardant le visage bouleversé de l’apôtre, tout baigné de larmes. Et elle ajoute : "Si je me conserve telle que je suis, tu ne me perdras pas. Ne sois donc pas angoissé !"

"Je te perdrai pareillement même si la corruption ne t’atteint pas. Je le sens, et je me sens comme pris par un ouragan de douleur. Un ouragan qui me brise et m’abat. Tu étais mon tout, surtout depuis que [mes parents](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Zebedee.htm) sont morts et que sont éloignés les autres frères de sang et de mission, et aussi le bien-aimé [Margziam](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Margziam.htm) que Pierre a pris avec lui. Maintenant je reste seul et dans la tempête la plus forte !" et Jean tombe à ses pieds, en pleurant encore plus fort.

Marie se penche sur lui, lui met la main sur sa tête secouée par les sanglots et lui dit : "Non, pas ainsi. Pourquoi me donnes-tu de la douleur ? Tu as été si fort sous la Croix, et c’était une scène d’horreur sans pareille, et à cause de la puissance, son martyre et à cause de la haine satanique du peuple ! Si fort pour son réconfort et le mien, à cette heure ! Et aujourd’hui, au contraire, dans cette soirée de sabbat, si sereine et si calme, et devant moi qui jouis de la joie imminente que je pressens, tu es ainsi bouleversé ? ! Calme-toi. Imite, ou plutôt unis-toi à ce qu’il y a autour de nous et en moi. Tout est paix, sois en paix toi aussi. Seuls les oliviers rompent, par leur léger bruissement, le calme absolu de l’heure. Mais il est si doux ce léger bruit, qu’il semble un vol d’anges autour de la maison. Et peut-être ils y sont. Car toujours [les anges](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Anges.htm) m’ont été proches, un ou plusieurs, quand j’étais à un moment spécial de ma vie. Ils y furent à Nazareth, quand l’Esprit de Dieu rendit [fécond](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-023.htm) mon sein vierge. Et ils furent chez Joseph, quand il était [troublé](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm) et incertain à cause de mon état et de la manière de se comporter avec moi. Et à Bethléem, par deux fois, quand Jésus [naquit](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm) et quand nous avons dû [fuir](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-058.htm) en Égypte. Et en Égypte quand nous fut donné l’ordre de revenir en Palestine. Et s’ils n’ont pas apparu à moi, parce que le Roi des anges Lui-même était venu à moi dès sa Résurrection, les anges ont apparu aux [pieuses femmes](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-005.htm) à l’aube du lendemain du sabbat et ils ont donné l’ordre de dire à toi et à Pierre ce que vous deviez faire. Les anges et la lumière toujours aux moments décisifs de ma vie et de celle de Jésus. Lumière et ardeur d’amour qui, descendant du Trône de Dieu vers moi, sa servante, et montant de mon cœur vers Dieu, mon Roi et Seigneur, m’unissaient à Dieu et Lui à moi, pour que s’accomplisse ce qui était écrit qu’il devait s’accomplir, et aussi pour créer un voile de lumière étendu sur les secrets de Dieu, afin que Satan et ses serviteurs ne connaissent pas, avant le temps voulu, l’accomplissement du mystère sublime de l’Incarnation. Ce soir aussi je sens, bien que je ne les voie pas, les anges autour de moi.

Et je sens grandir en moi, au dedans de moi la Lumière, une lumière insoutenable telle que celle qui m’enveloppa quand je conçus le Christ, quand je l’ai donné au monde. Lumière qui vient d’un élan d’amour plus puissant que celui que j’ai habituellement. C’est par une semblable puissance d’amour que j’ai arraché des Cieux, avant le temps, le Verbe pour qu’il devienne l’Homme et le Rédempteur. C’est par une semblable puissance d’amour, telle qu’est celle qui me pénètre ce soir, que j’espère que le Ciel me ravisse et me transporte là où j’aspire à aller avec mon esprit pour chanter, éternellement, avec le peuple des saints et les chœurs des anges, mon impérissable “Magnificat” à Dieu pour les grandes choses qu’Il a faites pour moi, sa servante."

"Pas avec ton seul esprit probablement. Et la Terre te répondra, la Terre qui, avec ses peuples et ses nations, te glorifiera et te donnera honneur et amour, tant que le monde existera. C’est ce qu’a prédit Tobie de toi, bien que d’une manière voilée, parce que c’est toi, et non le Saint des Saints, qui as porté vraiment en toi le Seigneur. Tu as donné à Dieu, toi seule, autant d’amour que tous les Grands Prêtres, et tous les autres du Temple n’en ont donné pendant des siècles et des siècles. Un amour ardent et toute pureté. C’est pour cela que Dieu te rendra toute bienheureuse."

"Et Il accomplira mon unique désir, mon unique volonté. Car l’amour, quand il est tellement total qu’il arrive presque à la perfection comme celui de mon Fils et Dieu, obtient tout, même ce qui paraîtrait, en jugeant humainement, impossible à obtenir. Souviens-toi de cela, Jean, et dis-le aussi à tes frères. Vous serez tellement combattus ! Des obstacles de tout genre vous feront craindre une défaite, des massacres de la part des persécuteurs, et des défections de la part des chrétiens, à la morale... iscariotique, vous déprimeront l’esprit. Ne craignez pas. Aimez et ne craignez pas. En proportion de la façon dont vous aimerez, Dieu vous aidera et vous fera triompher de tout et de tous. On obtient tout si on devient séraphins. Alors l’âme, cette chose admirable, éternelle, qui est le souffle de Dieu infusé en nous, s’élance vers le Ciel, tombe comme une flamme au pied du Divin Trône, parle et Dieu l’écoute, et elle obtient du Tout-Puissant ce qu’elle veut. Si les hommes savaient aimer comme le commande l’antique Loi, et comme mon Fils a aimé et enseigné à aimer, ils obtiendraient tout. C’est ainsi que j’aime. C’est pour cela que je sens que je vais cesser d’être sur la Terre, moi par excès d’amour, comme Lui est mort par excès de douleur. Voilà ! La mesure de ma capacité d’aimer est comble. Mon âme et ma chair ne peuvent plus la contenir ! L’amour en déborde, me submerge et en même temps me soulève vers le Ciel, vers Dieu, mon Fils. Et sa voix me dit : “Viens ! Sors ! Monte vers notre Trône et notre Trine embrassement !” La Terre, ce qui m’entoure, disparaît dans la grande lumière qui me vient du Ciel ! Ses bruits sont couverts par cette voix céleste ! Elle est arrivée pour moi l’heure de l’embrassement divin, mon Jean !"

Jean s’était un peu calmé, tout en restant troublé, en écoutant Marie. Dans la dernière partie de son entretien, il la regardait extasié, et comme ravi lui aussi, le visage très pâle comme celui de Marie. La pâleur de cette dernière se change lentement en une lumière d’une extrême candeur, il accourt près d’elle pour la soutenir et en même temps il s’écrie : "Tu es comme Jésus quand il s’est [transfiguré](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2005/05-037.htm) sur le Thabor ! Ta chair resplendit comme la lune, tes vêtements brillent comme une plaque de diamant posée devant une flamme d’une extrême blancheur ! Tu n’es plus humaine, Mère ! La pesanteur et l’opacité de la chair sont disparues ! Tu es lumière ! Mais tu n’es pas Jésus. Lui, étant Dieu en plus que d’être Homme, pouvait se conduire par Lui-même, là-haut sur le Thabor, comme ici sur l’Oliveraie, dans son [Ascension](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-023.htm). Toi, tu ne le peux pas. Tu ne peux te conduire. Viens. Je vais t’aider à mettre ton corps las et bienheureux sur ton lit, Repose-toi." Et, très affectueusement, il la conduit près du pauvre lit sur lequel Marie s’étend sans même enlever son manteau.

Croisant les bras sur sa poitrine, et abaissant ses paupières sur ses doux yeux brillants d’amour, elle dit à Jean qui est penché sur elle : "Je suis en Dieu. Et Dieu est en moi. Pendant que je le contemple et que je sens son embrassement, dis les psaumes et des pages de l’Écriture qui se rapportent à moi, spécialement à cette heure. L’Esprit de Sagesse te les indiquera. Récite ensuite l’oraison de mon Fils; répète-moi les paroles de l’Archange annonciateur, et celles que m’adressa Élisabeth; et mon hymne de louange... Je te suivrai avec ce que j’ai encore de moi sur la Terre..."

Jean lutte contre les pleurs qui lui montent du cœur, s’efforce de dominer l’émotion qui le trouble, de sa très belle voix qui au cours des années est devenue très semblable à celle du Christ, chose que Marie remarque en souriant et qui lui fait dire : "Il me semble avoir mon Jésus à côté de moi !". Jean entonne le [psaume 118](http://www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#119.1), qu’il dit presque en entier, puis les trois premiers versets du [psaume 41](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#42.1), les huit premiers du [psaume 38](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#39.1), le [psaume 22](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#23.1) et le [premier psaume](http://http:/www.info-bible.org/lsg/19.Psaumes.html#1.1). Il dit ensuite le Pater, les paroles de Gabriel et d’Élisabeth, le cantique de Tobie, le chapitre 24ème de l’Écclésiastique, des versets 11 à 46. Pour terminer, il entonne le “Magnificat”. Mais, arrivé au 9ème verset, il s’aperçoit que Marie ne respire plus, tout en ayant gardé une pose et une attitude naturelles, souriante, tranquille, comme si elle n’avait pas remarqué l’arrêt de la vie.

Jean, avec un cri déchirant, se jette par terre contre le bord du lit et il appelle à plusieurs reprises Marie. Il ne sait pas se persuader qu’elle ne peut plus lui répondre, que désormais le corps n’a plus son âme vitale.

Mais il lui faut bien se rendre à l’évidence ! Il se penche sur son visage, resté fixe avec une expression de joie surnaturelle, et des larmes abondantes pleuvent de ses yeux sur ce suave visage, sur ces mains pures, si doucement croisées sur sa poitrine. C’est l’unique bain que reçoive le corps de Marie : les pleurs de l’Apôtre de l’amour et de celui que Jésus lui a donné comme fils adoptif.

Après la première violence de la douleur, Jean, se rappelant le désir de Marie, rassemble les pans de son ample manteau de lin, qui pendaient des bords du lit, et aussi ceux du voile, qui pendent aussi des deux côtés de l’oreiller, et étend les premiers sur le corps et les seconds sur la tête.

Marie ressemble maintenant à une statue de marbre blanc, étendue sur le dessus d’un sarcophage. Jean la contemple longuement et des larmes tombent encore de ses yeux pendant qu’il la regarde.

Ensuite il donne une autre disposition à la pièce en enlevant tout mobilier inutile. Il laisse seulement le lit, la petite table contre le mur, sur laquelle il place le coffre contenant les reliques; un tabouret qu’il place entre la porte qui donne sur la terrasse et le lit où gît Marie; et une console sur laquelle se trouve la lampe que Jean allume, car maintenant le soir va venir.

Il se hâte ensuite de descendre au Gethsémani pour y cueillir autant de fleurs qu’il peut en trouver et des branches d’oliviers, dont les olives sont déjà formées. Il remonte dans la petite chambre, et à la clarté de la lampe, il dispose les fleurs et les feuillages autour du corps de Marie comme s’il était au centre d’une grande couronne.

Pendant qu’il fait ce travail, il parle à la gisante comme si Marie pouvait l’entendre. Il dit : "Tu as toujours été le lys de la vallée, la suave rose, la belle olive, la vigne féconde, le saint épi. Tu nous as donné tes parfums, et l’Huile de Vie, et le Vin des forts, et le Pain qui préserve de la mort l’esprit de ceux qui s’en nourrissent dignement. Elles font bien autour de toi ces fleurs, simples et pures comme toi, garnies comme toi d’épines, et pacifiques comme toi. Maintenant approchons cette lampe. Ainsi, près de ton lit, pour qu’elle te veille et me tienne compagnie pendant que je te veille, en attendant au moins un des miracles que j’attends et pour l’accomplissement desquels je prie. Le premier est que, selon son désir, Pierre et les autres, que je ferai prévenir par le serviteur de [Nicodème](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NicodemeSynhedriste.htm), puissent te voir encore une fois. Le second c’est que toi, ayant eu en tout un sort semblable à celui de ton Fils, tu doives comme Lui, avant la fin du troisième jour, te réveiller pour ne pas me rendre orphelin deux fois. Le troisième c’est que Dieu me donne la paix, si ce que j’espère qu’il arrive pour toi, comme c’est arrivé pour Lazare, qui ne t’était pas semblable, ne devait pas s’accomplir. Mais pourquoi cela ne devrait-il pas s’accomplir? Ils sont redevenus vivants la [fille de Jaïre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MiryamJaire.htm), le [jeune homme de Naïm](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/DanielNaim.htm), le [fils de Théophile](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm)... Il est vrai qu’alors le Maître a agi... Mais Lui est avec toi, même s’il ne l’est pas d’une manière visible. Et tu n’es pas morte de maladie comme ceux que le Christ a ressuscités. Mais es-tu vraiment morte ? Morte comme meurt tout homme ? Non. Je sens que non. Ton esprit n’est plus en toi, dans ton corps, et en ce sens on pourrait parler de mort. Mais, à cause de la manière dont c’est arrivé, je pense que ce n’est qu’une séparation passagère de ton âme sans faute et pleine de grâce d’avec ton corps très pur et virginal. Il doit en être ainsi ! Il en est ainsi ! Comment et quand la réunion arrivera-t-elle avec la vie qui reviendra en toi, je ne sais pas. Mais j’en suis tellement certain que je resterai ici, à côté de toi, jusqu’à ce que Dieu, par sa parole ou par son action, me montre la vérité sur ton sort."

Jean, qui a fini de mettre tout en ordre s’assoit sur le tabouret, en mettant la lampe par terre près du lit, et il contemple, en priant, la gisante.

36 – L’ASSOMPTION DE MARIE

*(Glorification ; Livre 10)*

Combien de jours sont-ils passés ? Il est difficile de l’établir sûrement. Si on en juge par les fleurs qui font une couronne autour du corps inanimé, on devrait dire qu’il est passé quelques heures. Mais si on en juge d’après le feuillage d’olivier sur lequel sont posées les fleurs fraîches, et dont les feuilles sont déjà fanées, et d’après les autres fleurs flétries, mises comme autant de reliques sur le couvercle du coffre, on doit conclure qu’il est passé déjà des journées.

Mais le corps de [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm) est tel qu’il était quand elle venait d’expirer. Il n’y a aucun signe de mort sur son visage, sur ses petites mains. Il n’y a dans la pièce aucune odeur désagréable. Au contraire, il y flotte un parfum indéfinissable qui rappelle l’encens, les lys, les roses, le muguet, les plantes de montagne, mélangés.

[Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), qui sait depuis combien de jours il veille, s’est endormi, vaincu par la lassitude. Il est toujours assis sur le tabouret, le dos appuyé au mur, près de la porte ouverte qui donne sur la terrasse. La lumière de la lanterne, posée sur le sol, l’éclaire par en dessous et permet de voir son visage, fatigué, très pâle, sauf autour des yeux rougis par les pleurs.

L’aube doit maintenant être commencée car sa faible clarté permet de voir la terrasse et les oliviers qui entourent la maison. Cette clarté se fait toujours plus forte et, pénétrant par la porte, elle rend plus distincts les objets mêmes de la chambre, ceux qui, étant éloignés de la lampe, pouvaient à peine être entrevus.

Tout d’un coup une grande lumière remplit la pièce, une lumière argentée, nuancée d’azur, presque phosphorique, et qui croît de plus en plus, qui fait disparaître celle de l’aube et de la lampe. C’est une lumière pareille à celle qui inonda la Grotte de Bethléem au moment de la [Nativité](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm) divine. Puis, dans cette lumière paradisiaque, deviennent visibles des [créatures angéliques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Anges.htm), lumière encore plus splendide dans la lumière déjà si puissante apparue d’abord. Comme il était déjà arrivé quand les anges apparurent aux bergers, une danse d’étincelles de toutes couleurs se dégage de leurs ailes doucement mises en mouvement d’où il vient une sorte de murmure harmonieux, arpégé, très doux.

Les créatures angéliques forment une couronne autour du petit lit, se penchent sur lui, soulèvent le corps immobile et, en agitant plus fortement leurs ailes, ce qui augmente le son qui existait d’abord, par un vide qui s’est par prodige ouvert dans le toit, comme par prodige s’était ouvert le Tombeau de Jésus, elles s’en vont, emportant avec eux le corps de leur Reine, son corps très Saint, c’est vrai, mais pas encore glorifié et encore soumis aux lois de la matière, soumission à laquelle n’était plus soumis le Christ parce qu’il était déjà glorifié quand il ressuscita.

Le son produit par les ailes angéliques est maintenant puissant comme celui d’un orgue. Jean, qui tout en restant endormi s’était déjà remué deux ou trois fois sur son tabouret, comme s’il était troublé par la grande lumière et par le son des voix angéliques, est complètement réveillé par ce son puissant et par un fort courant d’air qui, descendant par le toit découvert et sortant par la porte ouverte, forme une sorte de tourbillon qui agite les couvertures du lit désormais vide et les vêtements de Jean, et qui éteint la lampe et ferme violemment la porte ouverte.

L’apôtre regarde autour de lui, encore à moitié endormi, pour se rendre compte de ce qui arrive. Il s’aperçoit que le lit est vide et que le toit est découvert. Il se rend compte qu’il est arrivé un prodige. Il court dehors sur la terrasse et, comme par un instinct spirituel, ou un appel céleste, il lève la tête, en protégeant ses yeux avec sa main pour regarder, sans avoir la vue gênée par le soleil qui se lève.

Et il voit. Il voit le corps de Marie, encore privé de vie et qui est en tout pareil à celui d’une personne qui dort, qui monte de plus en plus haut, soutenu par une troupe angélique. Comme pour un dernier adieu, un pan du manteau et du voile s’agitent, peut-être par l’action du vent produit par l’assomption rapide et le mouvement des ailes angéliques. Des fleurs, celles que Jean avait disposées et renouvelées autour du corps de Marie, et certainement restées dans les plis des vêtements, pleuvent sur la terrasse et sur le domaine du Gethsémani, pendant que l’hosanna puissant de la troupe angélique se fait toujours plus lointain et donc plus léger.

Jean continue à fixer ce corps qui monte vers le Ciel et, certainement par un prodige qui lui est accordé par Dieu, pour le consoler et le récompenser de son amour pour sa Mère adoptive, il voit distinctement que Marie, enveloppée maintenant par les rayons du soleil qui s’est levé, sort de l’extase qui a séparé son âme de son corps, redevient vivante, se dresse debout, car maintenant elle aussi jouit des dons propres aux corps déjà glorifiés.

Jean regarde, regarde. Le miracle que Dieu lui accorde lui donne de pouvoir, contre toutes les lois naturelles, voir Marie qui maintenant qu’elle monte rapidement vers le Ciel est entourée, sans qu’on l’aide à monter, par les anges qui chantent des hosannas. Jean est ravi par cette vision de beauté qu’aucune plume d’homme, qu’aucune parole humaine, qu’aucune œuvre d’artiste ne pourra jamais décrire ou reproduire, car c’est d’une beauté indescriptible.

Jean, en restant toujours appuyé au muret de la terrasse, continue de fixer cette splendide et resplendissante forme de Dieu - car réellement on peut parler ainsi de Marie, formée d’une manière unique par Dieu, qui l’a voulue immaculée, pour qu’elle fût une forme pour le Verbe Incarné — qui monte toujours plus haut. Et c’est un dernier et suprême prodige que Dieu-Amour accorde à celui qui est son parfait aimant : celui de voir la rencontre de la Mère très Sainte avec son Fils très Saint qui, Lui aussi splendide et resplendissant, beau d’une beauté indescriptible, descend rapidement du Ciel, rejoint sa Mère et la serre sur son cœur et ensemble, plus brillants que deux astres, s’en vont là d’où Lui est venu. La vision de Jean est finie.

Il baisse la tête. Sur son visage fatigué on peut voir à la fois la douleur de la perte de Marie et la joie de son glorieux sort. Mais désormais la joie dépasse la douleur. Il dit : "Merci, mon Dieu ! Merci ! J’avais pressenti que cela serait arrivé. Et je voulais veiller pour ne perdre aucun détail de son Assomption. Mais cela faisait trois jours que je ne dormais pas ! Le sommeil, la lassitude, joints à la peine, m’ont abattu et vaincu justement quand l’Assomption était imminente... Mais peut-être c’est Toi qui l’as voulu, ô mon Dieu, pour ne pas troubler ce moment et pour que je n’en souffre pas trop... Oui. Certainement c’est Toi qui l’as voulu, comme maintenant tu voulais que je vois ce que sans un miracle je n’aurais pu voir. Tu m’as accordé de la voir encore, bien que déjà si loin, déjà glorifiée et glorieuse, comme si elle avait été tout près. Et de revoir Jésus ! Oh ! Vision bienheureuse, inespérée, inespérable ! Oh ! Don des dons de Jésus-Dieu à son Jean ! Grâce suprême ! Revoir mon Maître et Seigneur ! Le voir, Lui près de sa Mère ! Lui semblable au soleil et elle à la lune, tous les deux d’une splendeur inouïe, à la fois parce que glorieux et pour leur bonheur d’être réunis pour toujours ! Que sera le Paradis maintenant que vous y resplendissez, Vous, astres majeurs de la Jérusalem céleste ? Quelle est la joie des chœurs angéliques et des saints ? Elle est telle la joie que m’a donnée la vision de la Mère avec le Fils, une chose qui fait disparaître toute sa peine, toute leur peine, même, que la mienne aussi disparaît, et en moi la paix la remplace. Des trois miracles que j’avais demandés à Dieu, deux se sont accomplis. J’ai vu la vie revenir en Marie, et je sens que la paix est revenue en moi. Toute mon angoisse cesse car je vous ai vus réunis dans la gloire. Merci pour cela, ô Dieu. Et merci pour m’avoir donné manière, même pour une créature très sainte, mais toujours humaine, de voir quel est le sort des saints, quelle sera après le jugement dernier, et la résurrection de la chair et leur réunion, leur fusion avec l’esprit, monté au Ciel à l’heure de la mort. Je n’avais pas besoin de voir pour croire, car j’ai toujours cru fermement à toutes les paroles du Maître. Mais beaucoup douteront qu’après des siècles et des millénaires, la chair, devenue poussière, puisse redevenir un corps vivant. A ceux-là je pourrai dire, en le jurant sur les choses les plus élevées, que non seulement le Christ est redevenu vivant par sa propre puissance divine, mais que sa Mère aussi, trois jours après sa mort, si on peut appeler mort une telle mort, a repris vie et avec sa chair réunie à son corps, elle a pris son éternelle demeure au Ciel à côté de son Fils. Je pourrai dire : “Croyez, vous tous chrétiens, à la résurrection de la chair à la fin des siècles, et à la vie éternelle des âmes et des corps, vie bienheureuse pour les saints, horrible pour les coupables impénitents. Croyez et vivez en saints, comme ont vécu en saints Jésus et Marie, pour avoir le même sort. J’ai vu leurs corps monter au Ciel. Je puis vous en rendre témoignage. Vivez en justes pour pouvoir un jour être dans le nouveau monde éternel, en âme et en corps, près de Jésus-Soleil et près de Marie, Étoile de toutes les étoiles”. Merci encore, ô Dieu ! Et maintenant recueillons ce qui reste d’elle. Les fleurs tombées de ses vêtements, les feuillages des oliviers restés sur le lit, et conservons-les. Tout servira... Oui, tout servira pour aider et consoler mes frères que j’ai en vain attendus. Tôt ou tard, je les retrouverai..."

Il ramasse aussi les pétales des fleurs qui se sont effeuillées en tombant, et rentre dans la pièce en les gardant dans un pli de son vêtement. Il remarque alors avec plus d’attention l’ouverture du toit et s’écrie : "Un autre prodige ! Et une autre admirable proportion dans les prodiges de la vie de Jésus et de Marie ! Lui, Dieu, est ressuscité par Lui-même, et par sa seule volonté il a renversé la pierre du Tombeau, et par sa seule puissance il est monté au Ciel. *Par Lui-même.* Marie, toute Sainte, mais fille d’homme, c’est par l’aide des anges que lui fut ouvert le passage pour son Assomption au Ciel, et c’est toujours avec l’aide des anges qu’elle est montée là-haut. Pour le Christ, l’esprit revint animer son Corps pendant qu’il était sur la Terre, car il devait en être ainsi pour faire taire ses ennemis et pour confirmer dans la foi tous ses fidèles. Pour Marie, son esprit est revenu quand son corps très saint était déjà sur le seuil du Paradis, parce que pour elle il ne fallait pas autre chose. Puissance parfaite de l’Infinie Sagesse de Dieu !..."

Jean ramasse maintenant dans un linge les fleurs et les feuillages restés sur le lit, y met ceux qu’il a ramassés dehors, et il les dépose tous sur le couvercle du coffre. Puis il l’ouvre et y place le coussinet de Marie, la couverture du lit. Il descend dans la cuisine, rassemble les autres objets dont elle se servait : le fuseau et la quenouille, sa vaisselle, et les met avec les autres choses. Il ferme le coffre et s’assoit sur le tabouret en s’écriant :

"Maintenant tout est accompli aussi pour moi ! Maintenant je puis m’en aller, librement, là où l’Esprit de Dieu me conduira. Aller ! Semer la divine Parole que le Maître m’a donnée pour que je la donne aux hommes. Enseigner l’Amour. L’enseigner pour qu’ils croient dans l’Amour et sa puissance. Leur faire connaître ce qu’a fait le Dieu-Amour pour les hommes. Son Sacrifice et son Sacrement et Rite perpétuels, par lesquels, jusqu’à la fin des siècles, nous pourrons être unis à Jésus-Christ par l’Eucharistie et renouveler le Rite et le Sacrifice comme Lui a commandé de le faire. Tous dons de l’Amour parfait ! Faire aimer l’Amour pour qu’ils croient en Lui, comme nous y avons cru et y croyons. Semer l’Amour pour que soit abondante la moisson et la pêche pour le Seigneur. L’amour obtient tout. Marie me l’a dit dans ses dernières paroles, à moi, qu’elle a justement défini, dans le Collège Apostolique, celui qui aime, l’aimant par excellence, l’opposé de l’Iscariote qui était la haine, comme Pierre l’impétuosité, et André la douceur, les fils d’Alphée la sainteté et la sagesse unies à la noblesse des manières, et ainsi de suite. Moi, l’aimant, maintenant que je n’ai plus le Maître et sa Mère à aimer sur la Terre, j’irai répandre l’amour parmi les nations. L’amour sera mon arme et ma doctrine. Et avec lui je vaincrai le démon, le paganisme et je conquerrai beaucoup d’âmes. Je continuerai ainsi Jésus et Marie, qui ont été l’amour parfait sur la Terre."

37 – CONSIDERATIONS, EXPLICATIONS SUR

L’ASSOMPTION ET LE PASSAGE DE MARIE TRES SAINTE

*(Glorification ; Livre 10)*

**I.** "Ai-je été morte ? Oui, si on veut appeler mort la séparation d’avec le corps de la partie noble de l’esprit. Non, si par mort on entend la séparation d’avec le corps de l’âme qui le vivifie, la corruption de la matière qui n’est plus vivifiée par l’âme, et d’abord le caractère lugubre du tombeau et, d’abord parmi toutes ces choses, la douleur de la mort.

Comment je suis morte, ou plutôt comment je suis passée de la Terre au Ciel, d’abord avec la partie immortelle, puis avec celle qui est périssable ? Comme il était juste pour Celle qui n’a pas connu la tache de la faute.

Ce soir-là, avait déjà commencé le repos du sabbat, je parlais avec [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm). De [Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm), de ses affaires. La soirée était pleine de paix. Le sabbat avait éteint tout bruit de travaux humains et l’heure éteignait toute voix d’homme ou d’oiseau. Seuls autour de la maison les oliviers bruissaient au vent du soir, et il semblait qu’un vol d’anges effleurait les murs de la maisonnette solitaire.

Nous parlions de Jésus, du Père, du Royaume des Cieux. Parler de la Charité et du Royaume de la Charité, c’est s’enflammer d’un feu vivant, consumer les liens de la matière afin de libérer l’esprit pour ses vols mystiques. Et si le feu est retenu dans les limites que Dieu met pour conserver les créatures sur la Terre à son service, on peut vivre et brûler, en trouvant dans son ardeur non pas un épuisement mais un achèvement de vie. Mais quand Dieu enlève les limites et laisse au Feu divin la liberté de pénétrer et d’attirer à Lui l’esprit sans aucune mesure, alors l’esprit, à son tour en répondant sans mesure à l’Amour, se sépare de la matière et il vole là où l’Amour le pousse et l’invite. Et c’est la fin de l’exil et le retour à la Patrie.

Ce soir-là, à l’ardeur irrésistible, à la vitalité sans mesure de mon esprit, s’unit une douce langueur, un mystérieux sentiment d’éloignement de la matière, de ce qui l’entourait, comme si le corps s’endormait par lassitude, alors que l’intellect, encore plus vivant dans son raisonnement, s’abîmait dans les divines splendeurs. Jean, témoin affectueux et prudent de toute ma conduite depuis qu’il était devenu mon fils adoptif, selon la volonté de mon Unique, me persuada doucement de me reposer sur mon lit et me veilla en priant.

Le dernier son que j’entendis sur la Terre ce fut le murmure des paroles de Jean, l’apôtre vierge. Ce fut pour moi comme la berceuse d’une mère près d’un berceau. Elles accompagnèrent mon esprit dans la dernière extase, trop sublime pour être dite. Elles l’accompagnèrent jusqu’au Ciel.

Jean, unique témoin de ce suave mystère, m’arrangea seul, en m’enveloppant dans mon manteau blanc, sans changer le vêtement et le voile, sans me laver ni m’embaumer. L’esprit de Jean, comme on le voit clairement par ses paroles du second épisode de ce cycle qui va de la Pentecôte à mon Assomption, savait déjà que mon corps ne serait pas corrompu et instruisit l’Apôtre de ce qu’il fallait faire. Et lui, chaste, affectueux, prudent à l’égard des mystères de Dieu et de ses compagnons éloignés, pensa qu’il fallait garder le secret et attendre les autres serviteurs de Dieu, pour qu’ils me voient encore et tirent de cette vue réconfort et aide pour les peines et les fatigues de leurs missions. Il attendit, comme s’il était sûr de leur venue.

Mais différent était le décret de Dieu, bon comme toujours pour le Préféré, juste comme toujours pour tous les croyants. Au premier, Il alourdit ses paupières pour que le sommeil empêcha le déchirement de se voir enlever aussi mon corps. Il a donné aux croyants une vérité de plus pour les porter à croire en la résurrection de la chair, à la récompense d’une vie éternelle et bienheureuse accordée aux justes, dans les vérités les plus puissantes et les plus douces du Nouveau Testament : mon Immaculée Conception, ma divine Maternité virginale, dans la Nature divine et humaine de mon Fils, vrai Dieu et vrai Homme, né non par une volonté charnelle mais par des épousailles divines et une semence divine déposée dans mon sein, et enfin pour qu’ils croient qu’au Ciel se trouve mon Cœur de Mère des hommes, palpitant d’un amour anxieux pour tous : justes et pécheurs, désireux de vous avoir tous avec lui, dans la Patrie bienheureuse, pour l’éternité.

Quand les anges m’enlevèrent de la maisonnette, mon esprit était-il déjà revenu en moi ? Non. Mon esprit ne devait plus redescendre sur la Terre. Il était en adoration devant le Trône de Dieu. Mais quand la Terre, l’exil, le temps et le lieu de la séparation d’avec mon Seigneur Un et Trin furent abandonnés pour toujours, mon esprit revint resplendir au centre de mon âme en tirant la chair de sa dormition. Il est donc juste de dire que je suis montée au Ciel en corps et en âme, non par mes propres moyens, comme il est arrivé pour Jésus, mais avec l’aide des anges. Je me suis réveillée de cette mystérieuse et mystique dormition, je me suis levée, j’ai volé enfin parce que ma chair avait obtenu la perfection des corps glorifiés. Et j’aimai. J’aimai mon Fils retrouvé et mon Seigneur Un et Trin, je l’aimai comme c’est le destin de tous les éternels vivants."

**II.**"Quand fut venue sa dernière heure, comme un lys épuisé qui, après avoir exhalé tous ses parfums, se penche sous les étoiles et ferme son blanc calice, [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm), ma Mère, s’étendit sur son lit et ferma les yeux à tout ce qui l’entourait pour se recueillir dans une dernière et sereine contemplation de Dieu.

Penché sur son repos, [l’ange de Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Anges.htm) attendait anxieusement que l’urgence de l’extase sépare de la chair cet esprit, au temps marqué par le décret de Dieu, et le sépare pour toujours de la Terre pendant que déjà descendait des Cieux le doux et attrayant commandement de Dieu.

Penché, de son côté, sur ce mystérieux repos, Jean, ange de la Terre, veillait aussi la Mère qui allait le quitter. Et quand il la vit éteinte, il la veilla encore pour qu’à l’abri des regards profanes et curieux, elle restât même au-delà de la mort l’Immaculée Epouse et Mère de Dieu qui dormait si belle et tranquille.

Une tradition dit que dans l’urne de Marie, rouverte par [Thomas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Thomas.htm), on ne trouva que des fleurs. Pure légende. Aucun tombeau n’a englouti la dépouille de Marie, car, au sens humain, il n’y a jamais eu une dépouille de Marie, car Marie n’est pas morte comme meurt quiconque a eu la vie.

Elle s’était seulement, par décret divin, séparée de l’esprit et avec lui, qui l’avait précédée, se réunit sa chair très sainte. Inversant les lois habituelles, selon lesquelles l’extase finit quand cesse le ravissement, c’est-à-dire quand l’esprit revient à l’état normal, ce fut le corps de Marie qui revint s’unir à l’esprit après le long arrêt sur le lit funèbre.

Tout est possible à Dieu. Je suis sorti du Tombeau sans d’autre aide que ma puissance. Marie est venue à Moi, à Dieu, au Ciel, sans connaître le tombeau avec sa pourriture horrible et lugubre. C’est un des miracles les plus éclatants de Dieu. Pas unique, en vérité, si on se rappelle Hénoch et Élie qui, étant chers au Seigneur, furent enlevés à la Terre sans connaître la mort et furent transportés autre part en un lieu connu de Dieu seul et des célestes habitants des Cieux. Ils étaient justes, mais toujours un rien par rapport à ma Mère, inférieure, en sainteté, seulement à Dieu.

C’est pour cela qu’il n’y a pas de reliques du corps et du tombeau de Marie, car Marie n’a pas eu de tombeau et son corps a été élevé au Ciel."

**III.** "Ce fut une extase la conception de mon Fils. Une plus grande extase de le mettre au jour. L’extase des extases mon passage de la Terre au Ciel. C’est seulement durant la Passion qu’aucune extase ne rendit supportable mon atroce souffrance.

La maison, d’où je suis montée au Ciel, était une des innombrables générosités de Lazare, pour Jésus et sa Mère. La petite maison du [Gethsémani](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Gethsemani.htm), près du lieu de son [Ascension](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-023.htm). Inutile d’en chercher les restes. Dans la destruction de Jérusalem par les romains, elle fut dévastée et ses ruines furent dispersées au cours des siècles."

**IV.** "Comme fut pour moi une extase la [naissance de mon Fils](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2001/01-047.htm), et comment du ravissement en Dieu, qui me prit à cette heure, je revins présente à moi-même et à la Terre, avec mon enfant dans les bras, ainsi ce qu’on appelle improprement ma mort, ce fut un ravissement en Dieu.

Me fiant à la promesse que j’avais eue dans la splendeur du matin de la [Pentecôte](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2010/10-025.htm), j’ai pensé que l’approche du moment de la dernière venue de l’Amour, pour me ravir en Lui, devrait se manifester par un accroissement du feu d’amour qui toujours me brûlait. Et je ne me suis pas trompée.

De mon côté plus la vie avançait, plus grandissait en moi le désir de me fondre dans l’Éternelle Charité. J’y étais poussée par le désir de me réunir à mon Fils, et la certitude que je n’aurais jamais fait autant pour les hommes que quand j’aurais été, orante et opérante pour eux, au pied du Trône de Dieu. Et avec un mouvement toujours plus enflammé et plus rapide, avec toutes les forces de mon âme, je criais au Ciel : “Viens, Seigneur Jésus ! Viens, Éternel Amour !”

L’Eucharistie, qui était pour moi comme la rosée pour une fleur assoiffée, était vie pour moi, oui, mais plus le temps passait plus elle devenait insuffisante pour satisfaire l’irrésistible anxiété de mon cœur. Il ne me suffisait plus de recevoir en moi mon Fils Divin et de le porter au dedans de moi dans les Espèces Sacrées comme je l’avais porté dans ma chair virginale. Tout moi-même voulait le Dieu Un et Trin, mais pas sous les voiles choisis par mon Jésus pour cacher l’ineffable mystère de la Foi, mais tel qu’il était, est, et sera au centre du Ciel.

Mon Fils Lui-même, dans ses transports eucharistiques, me brûlait par des embrassements de désir infini et chaque fois qu’il venait en moi avec la puissance de son amour, il m’arrachait pour ainsi l’âme dans son premier élan, puis il restait avec une tendresse infinie en m’appelant “Maman !”, et je le sentais anxieux de m’avoir avec Lui.

Je ne désirais plus autre chose. Je n’avais même plus le désir de protéger l’Église naissante, dans les derniers temps de ma vie mortelle. Tout était disparu dans le désir de posséder Dieu par la conviction que j’avais de tout pouvoir quand on le possède. Arrivez, ô chrétiens, à ce total amour. Tout ce qui est terrestre perd sa valeur. Ne regardez que Dieu. Quand vous serez riches de cette pauvreté de désir, qui est une richesse incommensurable, Dieu se penchera sur votre esprit pour l’instruire d’abord, pour le prendre ensuite, et vous monterez avec lui vers le Père, le Fils, l’Esprit-Saint, pour les Connaître et les aimer pendant la bienheureuse éternité, et pour posséder leurs richesses de grâces pour vos frères. On n’est jamais si actif pour les frères que quand on n’est plus parmi eux, mais que l’on est des lumières réunies à la Divine Lumière.

L’approche de l’Amour Éternel fut marquée par ce que je pensais. Tout perdit lumière et couleur, voix et présence sous la splendeur et la Voix qui, en descendant des Cieux Ouverts à mon regard spirituel, s’abaissaient sur moi pour cueillir mon âme. On dit que j’aurais jubilé d’être assistée à cette heure par mon Fils. Mais mon doux Jésus était bien présent avec le Père quand l’Amour, c’est-à-dire l’Esprit-Saint, troisième Personne de la Trinité Eternelle, me donna le troisième baiser de ma vie, ce baiser si puissamment divin que mon âme s’exhala en lui, en se perdant dans la contemplation comme une goutte de rosée aspirée par le soleil dans le calice d’un lys.

Et je suis montée avec mon esprit et ses hosannas aux pieds des Trois que j’avais toujours adorés. Puis, au moment voulu, comme une perle dans un chaton de feu, aidée d’abord, puis suivie par la troupe des esprits angéliques venus pour m’assister dans le jour éternel de ma naissance céleste, attendue déjà dès le seuil des Cieux par mon Jésus, et sur leur seuil par mon juste époux de la Terre, par les Rois et Patriarches de ma race, par les premiers saints et martyrs, je suis entrée comme Reine, après tant de douleur et tant d’humilité de pauvre servante de Dieu, dans le Royaume de la joie sans limite. Et le Ciel s’est refermé sur la joie de me posséder, d’avoir sa Reine dont la chair, unique entre toutes les chairs mortelles, connaissait la glorification avant la Résurrection finale et le dernier jugement."

**V.** "Mon humilité ne pouvait me permettre de penser qu’il m’était réservée tant de gloire au Ciel. Il y avait dans ma pensée la quasi certitude que ma chair humaine, sanctifiée pour avoir porté Dieu, n’aurait pas connu la corruption, puisque Dieu est Vie et quand Il sature et emplit de Lui-même une créature, son action est comme les aromates qui préservent de la corruption de la mort.

Moi, non seulement j’étais restée Immaculée, non seulement j’avais été unie à Dieu par un chaste et fécond embrassement, mais je m’étais saturée, jusque dans mes plus secrètes profondeurs, des émanations de la Divinité cachée dans mon sein et occupée à se voiler de chair mortelle. Mais que la bonté de l’Éternel aurait réservé à sa servante la joie de sentir de nouveau sur mes membres le contact de la main de mon Fils, son embrassement, son baiser et d’entendre de nouveau sa voix de mes oreilles, de voir de mes yeux son visage, je ne pensais pas que cela me serait accordé et je ne le désirais pas. Il m’aurait suffi que ces béatitudes soient accordées à mon esprit et de cela aurait déjà été empli de félicité mon *moi.*

Mais, c’est pour témoigner de sa première pensée créatrice en ce qui concerne l’homme destiné par Lui, Créateur, à vivre en passant sans mourir, du Paradis terrestre au céleste, dans le Royaume éternel, que Dieu m’a voulue, moi, Immaculée, au Ciel en âme et en corps sitôt finie ma vie terrestre.

Moi, je suis le témoignage de ce que Dieu avait pensé et voulu pour l’homme : une vie innocente et ignorant les fautes, un tranquille passage de cette vie à la Vie éternelle comme quelqu’un qui franchit le seuil d’une maison pour entrer dans un palais, l’homme avec son être complet fait d’un corps matériel et d’une âme spirituelle serait passé de la Terre au Ciel, en augmentant la perfection de son *moi* que lui a donnée Dieu, de la perfection complète à la fois de la chair et de l’esprit qui était, dans la pensée divine, destinée à toute créature qui serait restée fidèle à Dieu et à la Grâce. Cette perfection, l’homme l’aurait atteinte dans la pleine lumière qui existe aux Cieux et les remplit, venant de Dieu, Soleil éternel qui les illumine.

Devant les Patriarches, les Prophètes et les Saints, devant les Anges et les Martyrs, Dieu m’a mise, montée en corps et en âme à la gloire des Cieux, et Il a dit :

"Voici l’œuvre parfaite du Créateur. Voici ce que J’ai créé à ma plus véritable image et ressemblance entre tous les fils de l’homme, fruit d’un chef-d’œuvre de création divine, merveille de l’Univers qui voit renfermé en un seul être le divin dans son esprit éternel comme Dieu et comme Lui spirituel, intelligent, libre et saint, et la créature matérielle dans la plus sainte et la plus innocente des chairs, devant laquelle tout autre vivant, dans les trois règnes de la création, est obligé de s’incliner. Voilà le témoignage de mon amour pour l’homme pour lequel j’ai voulu un organisme parfait et le sort bienheureux d’une vie éternelle dans mon Royaume. Voilà le témoignage de mon pardon pour l’homme auquel, par la volonté d’un Trine Amour, J’ai accordé de se réhabiliter et de se recréer à mes yeux. C’est la mystique pierre de touche, c’est l’anneau qui unit l’homme à Dieu, c’est Celle qui ramène les temps aux premiers jours et donne à mes yeux divins la joie de contempler une Eve telle que Je l’ai créée, et maintenant devenue encore plus belle et plus sainte parce qu’elle est la Mère de mon Verbe, et la Martyre du plus grand pardon. Pour son Cœur Immaculé qui n’a jamais connu aucune tache, même la plus légère, J’ouvre les trésors du Ciel, et pour sa tête qui n’a jamais connu l’orgueil, Je fais de ma splendeur un diadème et Je la couronne puisqu’elle est pour Moi la plus sainte, pour qu’elle soit votre Reine".

Dans le Ciel il n’y a pas de larmes. Mais au lieu des larmes de joie qu’auraient eu les esprits s’il leur avait été accordé de pleurer, liquide qui coule par suite d’une émotion, il y eut, après ces divines paroles, un rayonnement de lumières, un changement de splendeurs en de plus vives splendeurs, une ardeur de flammes de charité en un feu plus ardent, un son insurpassable et indescriptible d’harmonies célestes auxquelles s’unit la voix de mon Fils pour louer Dieu le Père et sa Servante éternellement bienheureuse."

**VI.** "Il y a une différence entre la séparation de l’âme d’avec le corps pour une vraie mort, et la séparation momentanée de l’esprit d’avec le corps et d’avec l’âme qui le vivifie par extase ou ravissement contemplatif.

Alors que la séparation de l’âme d’avec le corps provoque la mort vraie, la contemplation extatique, c’est-à-dire l’évasion temporaire de l’esprit hors des barrières des sens et de la matière, ne provoque pas la mort. Et cela parce que l’âme ne se détache pas et ne se sépare pas totalement d’avec le corps, mais le fait seulement avec sa partie la plus excellente qui se plonge dans les feux de la contemplation.

Tous les hommes, tant qu’ils sont en vie, ont en eux l’âme morte par suite du péché ou vivante par la justice, mais seuls les grands aimants de Dieu atteignent la contemplation vraie.

Cela tend à montrer que l’âme, qui conserve l’existence tant qu’elle est unie au corps - et cette particularité est pareille en tous les hommes - possède en elle-même une partie plus excellente : l’âme de l’âme, ou l’esprit de l’esprit, qui chez les justes sont très forts, alors que chez ceux qui ont cessé d’aimer Dieu et sa Loi, ne serait-ce que par la tiédeur ou les péchés véniels, ils deviennent faibles, privant la créature de la capacité de contempler et de connaître, autant que peut le faire une créature humaine, selon le degré de perfection qu’elle a atteint, Dieu et ses éternelles vérités.

Plus la créature aime Dieu et le sert de toutes ses forces et possibilités, et plus la partie la plus excellente de son esprit augmente sa capacité de connaître, de contempler, de pénétrer les éternelles vérités.

L’homme, doué d’une âme rationnelle, est une capacité que Dieu emplit de Lui-même. Marie, étant la plus sainte de toutes les créatures après le Christ, a été une capacité comble, jusqu’à déborder sur ses frères dans le Christ de tous les siècles, et pendant les siècles des siècles, de Dieu, de ses grâces, de sa charité et de ses miséricordes.

Elle a trépassé, submergée par les flots de l’amour. Maintenant, au Ciel, devenue un océan d’amour, elle déborde sur les fils qui lui sont fidèles, et aussi sur les fils prodigues, ses flots de charité pour le salut universel, elle qui est la Mère universelle de tous les hommes."